BIBLIOTHÈQUE SPÉCIALE DE LA SOCIÉTÉ
DES
AUTEURS ET COMPOSITEURS DRAMATIQUES

LA
MARQUISE

PIÈCE EN QUATRE ACTES

PAR

EUGÈNE NUS & ADOLPHE BELOT

Représentée pour la première fois au théâtre du GYMNASE,
le 15 juillet 1873





PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ DES AUTEURS ET COMPOSITEURS DRAMATIQUES
ET DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1874

LA MARQUISE

Autres pièces de M. ADOLPHE BELOT en collaboration avec M. EUGÈNE NUS :

Miss Multon, comédie en 3 actes.

La Fièvre du jour, comédie en 4 actes.

Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.

LA

MARQUISE

PIÈCE EN QUATRE ACTES

PAR

EUGÈNE NUS & ADOLPHE BELOT

Représentée pour la première fois au théâtre du GYMNASE, le 15 juillet 1873





PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ DES AUTEURS ET COMPOSITEURS DRAMATIQUES
ET DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1874





PERSONNAGES

GASTON SAULNIER..............................	MM.	Pujol.
MARIAC, agent de change........................		Landrol.
JULIEN BRÉMONT..............................		Andrieu.
MADAME LEBREUIL.............................	Mme	Fromentin.
LUCILE, sa fille, femme de Gaston...............	Mlles	Zélia.
ADRIENNE, femme de Mariac....................		Gaignard.
JUSTINE, femme de chambre.....................		

Les quatre actes de nos jours, à Paris

LA MARQUISE

ACTE PREMIER

Chez Gaston. — Un salon à pans coupés, artistement meublé. Une grande table carrée, à gauche, premier plan, avec un siége de chaque côté; un pouf et un canapé, à droite, premier plan, presque face au public; chaises et fauteuils contre la décoration au fond et sur les côtés. — Cheminée garnie, avec feu, dans le pan coupé à droite. — Quatre portes : Celle du fond donnant sur l'antichambre; celle du pan coupé de gauche, chez madame Lebreuil; celle de gauche, premier plan, dans le cabinet de Gaston; celle de droite, premier plan, chez Lucile. — Toutes les indications prises de la salle, gauche et droite du public; les personnages sont placés dans l'ordre indiqué en tête de chaque scène, ou, dans le courant, par les renvois, à chaque mouvement nouveau.

SCÈNE PREMIÈRE

GASTON, LUCILE.

Gaston assis à la droite de la table, fait un lavis. — Un petit ouvrage de tricot de laine est sur la chaise de Lucile, de l'autre côté de la table.

GASTON, qui a interrompu son travail et écoute la tête penchée vers la porte de droite, entr'ouverte.

Je n'entends plus rien. Mademoiselle Bébé s'est enfin

décidée!... (Lucile paraît sortant de la chambre à droite, et marchant avec précaution.) Eh bien?

LUCILE.

Elle dort. (Elle referme doucement la porte.)

GASTON.

Pour de bon?

LUCILE.

Je l'espère. En tous cas, sa bonne est là.

GASTON.

C'est bien une dent qui perce?

LUCILE.

Le docteur l'a assuré.

GASTON.

Pauvres petites créatures! Leur faire payer si cher et d'avance, les pommes qu'elles doivent croquer! Je ne comprends pas cette exigence de la nature. *

LUCILE.

Pourvu que maman ait reçu notre seconde dépêche!

GASTON.

Si elle ne l'a pas reçue, elle accourra. T'en plaindrais-tu?

SCÈNE II

LES MÊMES, MARIAC, ADRIENNE, introduits par Justine. **

MARIAC, qui a entendu ces derniers mots.

Madame Saulnier ne se plaint jamais; ce qui la distingue de madame Mariac qui se plaint toujours.

LUCILE, allant à eux. ***

M. Mariac, ma chère Adrienne! Ah! qu'elle bonne surprise.

* Lucile Gaston.
** Lucile, Gaston, Mariac, Adrienne.
*** Gaston, Mariac, Lucile, Adrienne.

MARIAC.

Je vous amène ma femme qui s'est déclarée incapable de passer la soirée en tête à tête avec ses nombreuses vertus... Elle a peur de la foule.

ADRIENNE.

Non, Monsieur, mais mes vertus aiment le contraste, et quand vous n'êtes pas là, elles bâillent.

MARIAC.

Madame Lucile, je vous la confie. Donnez-lui des leçons de douceur et de résignation domestique.

GASTON.

Tu ne restes donc pas avec nous?

MARIAC.

Non, mais j'aurai l'honneur de venir reprendre madame Mariac, si vous voulez bien la supporter jusqu'à mon retour.

ADRIENNE, que Lucile a aidée à se débarrasser de son chapeau et de son manteau qu'elle met sur un fauteuil au fond. *

Je croyais que la Bourse fermait à quatre heures. Mais, depuis quelque temps, ces Messieurs prétendent qu'ils ont besoin de quitter leur femme tous les soirs, pour préparer leurs tripotages... (Les deux femmes s'asseyent sur le canapé.)

MARIAC.

Vous l'entendez... elle m'insulte; elle dénigre l'institution des Agents de change, à laquelle elle doit ses cachemires et ses diamants ; c'est une révolte complète contre toutes les conventions conjugales et sociales. Madame proclame l'insurrection. Voilà où nous en sommes.

ADRIENNE.

Allez donc rejoindre vos courtiers ou vos courtières.

MARIAC.

A la bonne heure! nous y voilà... Gaston, mon ami, je

* Gaston, Mariac, Adrienne, Lucile.

te demande pardon d'amener cette brebis jalouse dans ta bergerie. Prends garde à ta femme, c'est contagieux.

ADRIENNE.

Il ne vous manquait plus que de vous moquer de vos amis. Ce n'est pas vous qui feriez de votre intérieur une bergerie.

MARIAC.

Pour cela, il me manque... un mouton.

ADRIENNE.

J'aime mieux vous laisser le dernier mot; vous serez plus tôt parti.

LUCILE.

Et plus tôt revenu.

MARIAC.

Je m'en vais sur cette bonne parole. Madame Saulnier, ce n'est pas la première fois (Montrant Gaston), que je déclare à cet heureux mortel combien j'envie son destin... mais il a toujours eu le premier numéro à la distribution des prix.

ADRIENNE.

Et vous?

MARIAC.

Moi le trente-huitième accessit.

ADRIENNE.

C'est bien, nous réglerons ce compte.

MARIAC, lui envoyant un baiser qu'Adrienne lui rend de sa place.

Quand tu voudras. (Il sort. Gaston l'accompagne, puis descend derrière le canapé.)

SCÈNE III

ADRIENNE, LUCILE, GASTON.

ADRIENNE.

Suis-je assez malheureuse! J'ai beau lui chercher querelle, voilà comme ça finit toujours.

LUCILE.

Cela engage à recommencer.

ADRIENNE, à Lucile qui a pris une broderie.

Tiens, c'est joli ce que vous faites là... Qu'est-ce que c'est?

LUCILE.

Des manchettes pour ma fille.

ADRIENNE.

Voilà ce qui me manque... un bébé, à manger de caresses du matin au soir... au moins celui-là n'irait pas à la Bourse... de longtemps.

GASTON.

Surtout si c'était une fille.

ADRIENNE.

Oh! ce sera un garçon.

GASTON.

Pour quand?

ADRIENNE.

Avec votre ami, sait-on jamais sur quoi compter? Monsieur ne me trouve pas assez raisonnable pour les fonctions de mère de famille... Il prétend que je manque de calme et qu'au moindre bobo... du bébé, c'est moi qui tomberais en convulsions.

GASTON.

Ne parlons pas de convulsions!

ADRIENNE.

Pourquoi?

GASTON.

Parce que nous sortons... d'en prendre.

ADRIENNE.

Oh! mon Dieu, quoi... Berthe!

LUCILE.

Une fausse alerte, Dieu merci!

GASTON.

Tels que vous nous voyez, calmes et dispos, nous avons passé la nuit dans des transes...

LUCILE.

Et ma pauvre mère a eu sa part de nos angoisses... nous ne sommes même pas bien sûrs qu'elle ne soit pas en route, en ce moment, maudissant la lenteur du train express, et s'attendant à nous trouver dans la désolation.

ADRIENNE.

Votre mère vient à Paris ?

LUCILE.

Pour la seule raison qui puisse l'arracher de sa chère Bretagne : une maladie de sa petite-fille. Mais dès que le docteur nous eût rassurés, nous avons bien vite envoyé une seconde dépêche. Comme elle a dû recevoir la première au moins trois heures avant le départ du train, j'espère que la bonne nouvelle est arrivée à temps.

ADRIENNE.

Je ne la connaîtrai donc jamais, votre mère ?

LUCILE.

C'est bien facile. Venez nous voir chez elle, cet été.

GASTON, qui a remonté *.

Vous verrez un beau pays, un joli nid, et une noble femme. (Il examine ses dessins.)

ADRIENNE.

Vous ne craignez pas qu'elle ne vous dise : Quelle Parisienne évaporée m'amenez-vous là ?

LUCILE, riant.

Mais quelle idée vous faites-vous donc de ma mère ?

ADRIENNE, se levant ainsi que Lucile.

Effrayante, je l'avoue... Cornélie, mère des Gracques...

GASTON.

Vous vous trompez du tout au tout, chère madame.

* Gaston, Adrienne, Lucile.

Notre mère est la femme la plus simple du monde, la plus affable et la plus bienfaisante... Si vous saviez comme elle est adorée des pauvres gens, dans le petit coin de la Bretagne qu'elle habite depuis plus de dix ans ! On la connaît si bien, qu'il n'y a pas, à cinq lieues à la ronde, une misère ou un chagrin qui n'accoure à elle. Les mains vides s'en retournent pleines, et les yeux humides essuyés. Ah ! vous l'aimeriez de tout votre cœur si vous la connaissiez.

ADRIENNE.

Mais, je ne demande que cela.

JUSTINE, annonçant.

M. Julien Brémond.

GASTON.

Oh ! mais, c'est le soir des amis.

SCÈNE IV

LES MÊMES, JULIEN *.

JULIEN, après avoir serré la main de Lucile et de Gaston, apercevant Adrienne.

Madame Mariac ! Je fais coup double. Il manque l'agent de change. (A Adrienne.) Qu'avez-vous fait de ce financier ?

ADRIENNE.

Ne me parlez pas de cet homme-là !

JULIEN.

Compris ! Une bourrasque. Le baromètre descendait ce matin. (On s'assied : les dames sur le canapé, Gaston sur sa chaise, Julien sur le pouf.)

ADRIENNE**.

C'est ce qui vous a empêché de venir travailler à mon

* Adrienne, Lucile, Gaston, Julien.

** Gaston, Julien, Adrienne, Lucile.

buste. Je vous ai attendu toute la matinée. Nous n'étions pas convenus que je poserais... de cette façon-là.

JULIEN.

Ne m'en veuillez pas; demain, en creusant la fossette de votre menton, je vous raconterai ce qui m'a empêché de me rendre à mes devoirs d'artiste. C'est navrant.

GASTON.

Eh bien, où en es-tu ? et ta commande ?

JULIEN, se levant et allant déposer son chapeau au fond.

Ma commande, elle dort dans les cartons du ministère, et ne se réveillera qu'à la trompette du jugement dernier... Ce sera trop tard.

GASTON.

Tu n'as donc pas un député bien pensant dans ta manche ?

JULIEN*.

Dans ma manche, je n'ai qu'un architecte... le nommé Saulnier, ici présent... Cœur honnête, mais désintéressé, qui refuse d'élever son art à la hauteur d'une industrie et qui passe son temps à tracer sur le papier des temples chimériques et des palais imaginaires, sous prétexte que nos grossières demeures sont indignes d'occuper son attention. (Regardant les dessins.) C'est très-beau ça ! Voyons, Gaston, sors du bleu, quitte le rêve, capitule avec ta conscience, transige avec le moëllon, et construis des maisons pour me faire faire des statues!

GASTON, se levant **.

Des statues pour ces bourgeois, es-tu fou ?

JULIEN.

Mais, malheureux, ce sont les bourgeois qui tiennent les cordons de la bourse.

* Julien, Gaston, Adrienne, Lucile.

** Gaston, Julien, Adrienne, Lucile.

GASTON.

Ils les tiennent, mais ne les tirent pas. Le temps n'est pas au marbre, mon pauvre Julien. Fais-toi plutôt maçon, et gâche du plâtre à tant la toise ! Quant à moi, je refuse de contribuer à l'enlaidissement de ma patrie, par ces grandes maisons bêtes, qui se ressemblent toutes, et ne ressemblent à rien. Je ne me reconnais pas * le droit de loger mes semblables dans ces boîtes à asphyxie, où le génie de l'artiste consiste à combiner un appartement complet dans six mètres carrés. Je ne crois pas enfin qu'une intelligence humaine, responsable et immortelle, ait été envoyée sur cette terre pour élever des bâtisses à six étages et vérifier des mémoires de fumiste.

JULIEN.

Eh bien, fais une église, fais un théâtre, et tends-moi la perche... Je ferai tout, des anges, des saints, des héros, des danseurs, des vases, des cheminées... mais il me faut de l'or, entends-tu, il m'en faut... Tu ne comprends donc pas? Vous ne savez donc rien... On me la refuse. (Il se lève.)

GASTON **.

Qui ?... Quoi ?... Qu'est-ce qu'on te refuse ?

JULIEN.

Eh bien, elle, parbleu !

ADRIENNE qui s'est levée ainsi que Lucile.

Ah ! pauvre garçon, il est amoureux.

JULIEN.

Vous avez dit le mot, madame Mariac; amoureux comme Léandre... Ah ! s'il ne s'agissait que de franchir un bras de mer... mais c'est le cabinet du notaire qu'il faut traverser... Elle est affligée de cent mille francs de dot, sans compter les espérances... plus affligeantes encore...

* Julien, Gaston, Adrienne, Lucile.

** Gaston, Julien, Adrienne, Lucile.

LUCILE.

Qu'importe? si elle vous aime !

JULIEN.

Comme on voit bien que vous arrivez des environs de Ploërmel, madame Gaston!

GASTON, à Lucile.

Il n'y a au monde qu'une mère comme la tienne, Lucile.

JULIEN.

Faites-moi la donc connaître cette madame Lebreuil, que je lui fasse sa statue; la postérité la réclame.

ADRIENNE.

Avec tout cela, nous ne savons pas encore de qui vous êtes amoureux.

JULIEN.

Vous ne le savez pas; je ne vous l'ai pas dit... C'est vrai. Son nom, je ne le dis qu'aux étoiles. Mais ce soir, le désespoir déborde. J'ai besoin de confier ma douleur à des êtres plus rapprochés de moi que la Grande Ourse et le Scorpion... Vous devez la connaître, madame Mariac, vous la rencontrez quelquefois dans le monde... Elle s'appelle Angèle, l'l est de trop.

ADRIENNE.

Attendez donc... Angèle, Angèle Muller.

JULIEN.

Elle-même.

ADRIENNE.

Charmante, en effet... une physionomie douce, expressive... Vous avez bon goût, M. Julien.

JULIEN.

Elle aussi, pauvre enfant... mais le goût ne suffit pas, son père me l'a fait comprendre ce matin, dans une conversation amicale, où je n'ai pas eu le dernier mot. Le dernier mot, c'est cent mille francs... il n'en rabat pas un centime. Il avait même des prétentions plus hautes; mais, en faveur

de l'estime quo je lui inspire, il me cède Angèle au plus bas prix. Ce n'est pas payé, je le sais bien... mais où veut-il que je les trouve ?

LUCILE.

Pauvre M. Julien !

GASTON.

Où as-tu connu cette jeune fille ?...

JULIEN.

Un soir, au bal, dans une fête de charité, où j'avais offert, pour la tombola, un groupe en terre cuite. Au tirage des lots, ma terre cuite échut à Angèle, le nº 79 ; je ne l'oublierai de ma vie, et quand je serai mort de chagrin, je demande qu'on grave ce chiffre sur ma tombe, 79, ce sera un logogriphe pour les archéologues de l'avenir...

Vous pensez bien que je profitai de cette faveur de la loterie pour me faire présenter par une dame... patronnesse. M. Muller m'invita à ses petites soirées et me fit corriger les dessins de sa fille... Chère amour, elle charbonne de temps en temps de petites choses pour faire plaisir à papa... car ce négociant... retiré, a le gout des arts, bien qu'il méconnaisse les artistes au point de supposer qu'ils possèdent des capitaux... Voilà, mes amis, de quelle façon a commencé ce roman qui est en train de si mal finir.

GASTON s'asseyant à la table.

Et il t'a laissé faire la cour à sa fille sans savoir si tu remplissais les conditions voulues ?

JULIEN.

Il le croyait.

GASTON.

Comment ?

JULIEN.

Ne me regarde pas ainsi, homme vertueux. C'est ce matin seulement que j'ai appris... et compris l'erreur du bonhomme. Il a connu mon oncle, et s'imaginait que j'avais hérité de lui.

ADRIENNE.

Votre oncle ?

JULIEN.

Un homme qui aimait les femmes, madame Mariac... Votre mari peut vous en parler. Ils ont fait ensemble la chasse aux rats dans les boudoirs de Breda-street.

ADRIENNE.

Le monstre, je ne le sais que trop !

JULIEN.

C'est parce que vous le savez que je vous le dis. Mais mon oncle ne s'est pas, comme son élève, réfugié dans le sanctuaire conjugal. Il a fini comme il avait commencé... dans des bras... illégitimes*.

GASTON.

C'est vrai, mon pauvre Julien ; il est mort en Italie, à Venise, je crois, en laissant à cette femme tout ce qu'il possédait.

JULIEN.

Moins mon estime qu'il a perdue ce jour-là.

ADRIENNE, assise sur le canapé.

Il fallait attaquer le testament**.

JULIEN.

Attaquer le testament... faire parapher par un tribunal... les bonnes fortunes de mon oncle; lui marchander ses cocottes... De quel droit? S'il eut perdu sa fortune à la roulette, aurais-je attaqué M. Blanc?.. Il était libre, majeur, vacciné, et ne me devait rien, le sacripant... C'est égal, quand je pense qu'il aurait pu faire ma part... et celle du feu, en mettant ses banknotes en deux tas***! (S'asseyant sur le canapé.) Madame Mariac, votre mari n'aurait pas 100,000 francs qui flâneraient dans un coin de sa caisse?

* Julien, Gaston, Adrienne, Lucile.
** Gaston, Lucile, Julien, Adrienne.
*** Gaston, Lucile, Adrienne, Julien.

ADRIENNE, entendant sonner la pendule.

Dix heures et demie, et il m'avait juré qu'à dix heures précises... C'est trop fort ! (Elle se lève.)

LUCILE.

Quoi ! vous partez...

ADRIENNE.

Si vous croyez que je vais l'attendre.

GASTON, qui s'est levé.

Un instant encore.

ADRIENNE.

Pas une minute... pas une seconde... Je m'en vais, je m'en vais ! (Lucile remonte chercher le chapeau d'Adrienne, elle redescend derrière le canapé.)

GASTON.

Si la Cour de Cassation a prononcé ; je vais vous reconduire chez vous, madame *.

ADRIENNE.

Du tout. C'est M. Julien qui m'accompagnera. (Appelant.) M. Julien !

JULIEN, se levant.

Madame...

ADRIENNE, lui prenant le bras.

Venez !... (A Gaston et à Lucile.) Vous direz à monsieur Mariac que j'ai enlevé son ami... Si ça pouvait le rendre jaloux !

JULIEN.

Bien, brouillez-moi avec lui, juste au moment où j'ai besoin d'un capitaliste.

ADRIENNE.

Laissez donc ! il n'est bon à rien... pas même à cela... Venez et soyez galant... faites-moi la cour, pour vous consoler.

* Gaston, Julien, Adrienne, Lucile.

JULIEN.

Si je me consolais,.. je ne me consolerais pas.

ADRIENNE.

Ils sont tous comme cela, avant... Adieu, Lucile. A bientôt, M. Gaston.

JULIEN.

Cent mille francs! Cherchez-moi 100,000 francs. Si vous les trouvez, envoyez-les moi tout de suite par un commissionnaire.

GASTON.

Ton chapeau. (Il le lui donne.)

JULIEN.

Par un commissionnaire. Je paierai la course. (Ils sortent.)

SCÈNE V

GASTON, LUCILE.

LUCILE.

Serais-tu mort de chagrin, si tu ne m'avais pas épousée?

GASTON.

Voilà une question indiscrète, madame... Si je dis oui! me croiras-tu?

LUCILE.

Je te crois toujours.

GASTON.

Tu as raison, c'est la foi qui sauve.

LUCILE.

Je n'aime pas vous voir rire de ces choses-là, monsieur. (Elle s'assied sur le canapé.)

GASTON, allant s'asseoir sur le pouf.

Chère petite sainte de Ploërmel, douce et grave comme la madone, je suis tenté souvent d'allumer un cierge à tes pieds, et de te dire: Sainte Lucile, priez-pour moi!

LUCILE.

Mais, monsieur, je ne fais que cela toute la journée... Aimer c'est prier.

GASTON.

Dans quel catéchisme as-tu lu cela ?

LUCILE.

Dans celui de la chapelle noire. Te la rappelles-tu ?

GASTON, *se levant et descendant.*

Si je me la rappelle, précieuses ruines que j'ai restaurées, vieux pilastres, ogives gothiques, arceaux vermoulus, bénies soient les mains qui vous ont construits, le temps qui vous a rongés et la direction des beaux-arts, section d'architecture, qui me confia, il y a trois ans, le soin de vous conserver à l'admiration des siècles à venir!... Si je me la rappelle cette chapelle noire, dédiée à Notre-Dame des Grâces. (*Il se rassied.*) N'est-ce pas là, que du haut de mon échafaudage, je te vis apparaître pour la première fois? Tu retournais avec ta mère dans votre blanche maison des Haies, et tu voulus voir, en passant, ce qu'on faisait dans la vieille chapelle d'où s'envolaient effrayés les chauves-souris et les martinets. Je crus voir un instant la Notre-Dame du lieu, protestant contre la profanation de son sanctuaire; mais tu tenais ton chapeau de paille à la main, ce qui n'est pas dans l'habitude des madones, et je compris bientôt que j'admirais une simple mortelle.

LUCILE.

Vilain railleur, peux-tu bien plaisanter sur ce moment qui décida de notre vie?

GASTON.

Je ne plaisante pas, ma Lucile... mon cœur chante à tous ces souvenirs, il éclate de joie, et je chante avec lui.

LUCILE.

Tiens nous sommes deux égoïstes !

GASTON.

Pourquoi ?

LUCILE, se levant.

Parce que nous profitons du malheur de ton ami pour nous réjouir de notre bonheur... Il y a donc des pères et des mères qui tiennent à la fortune, qui exigent des dots?

GASTON, se levant.

Oui, tout ceux qui en donnent. « Je fais 100,000 fr... faites 100,000 fr... pas un sou de moins. » Et le prêtre est chargé de bénir ces contrats de société! Il n'y a que ta mère, chère enfant, pour protester contre ces calculs : « Ma fille a 200,000 fr. Vous n'avez rien, ou peu de chose, qu'importe! Mariez-vous, puisque vous vous aimez ! » (La porte s'ouvre, madame Lebreuil paraît en costume de voyage.)

SCÈNE VI

GASTON, LUCILE, MADAME LEBREUIL.

LUCILE, courant à elle.

Maman !... (Madame Lebreuil l'embrasse avec effusion.)

GASTON, allant lui baiser la main.

Nous parlions de vous, chère mère.

MADAME LEBREUIL.

Vous parliez de moi *?

LUCILE.

Toujours. Tu es loin, mais tu es là.

GASTON.

La preuve, c'est qu'à la moindre apparence de danger, nous vous appelons... à la rescousse.

MADAME LEBREUIL.

Et j'arrive, comme vous voyez. Mais le danger est passé, je viens de le savoir par la bonne.

* Gaston, madame Lebreuil, Lucile.

LUCILE.

Tu n'as donc pas reçu notre seconde dépêche?

MADAME LEBREUIL.

Non, je suis partie tout de suite après la première, tant j'avais peur de manquer le train.

LUCILE, l'embrassant.

Pauvre maman, pardonne-nous de t'avoir effrayée!

GASTON.

Nous avons eu si peur nous-mêmes.

MADAME LEBREUIL.

Je connais ces peurs-là.

LUCILE.

Tu dois être fatiguée, tu as besoin de prendre quelque chose.

MADAME LEBREUIL.

J'ai demandé ce qu'il me faut, ne t'occupe de rien.

GASTON.

Enfin, bon gré, malgré, et sans préméditation... des deux parts, nous vous tenons à Paris... Vous ne vouliez pas y venir... vous y voilà... et j'espère bien que nous vous y garderons longtemps.

MADAME LEBREUIL.

Ne parlons pas de demain. Je ne sais qu'une chose, en ce moment, c'est que je suis près de vous, chers enfants... Cela respire le bonheur ici... On le devine en entrant, rien qu'au bon sourire de cette brave fille qui ouvre la porte, et annonce par son regard ce qu'elle s'est empressée de confirmer par ses paroles, en me voyant tremblante sur le seuil : « Entrez, madame, tout va bien. » Peut-on embrasser l'ange ?

LUCILE.

Sans doute, mais ne la réveille pas.

MADAME LEBREUIL.

Elle va apprendre à sa mère comment on approche d'un berceau.

LUCILE.

Viens... (Elles se dirigent vers la chambre où est l'enfant.)

GASTON.

On voit bien que vous êtes la bonne maman... moi, ces choses-là me sont défendues.

LUCILE.

Toi, tu l'embrasses toute la journée. (Lucile ouvre la porte, elles entrent.)

SCÈNE VII

GASTON, puis JUSTINE, entrée du fond.

GASTON, s'asseyant sur le canapé.

Toute la journée... C'est pourtant vrai... Cette petite fille me prend plus de temps que trois édifices. Mais aussi.. quelle jolie petite construction!

JUSTINE, entrant avec un bol et un petit pain sur un plateau.

J'apporte pour la mère de madame...

GASTON, se levant.

Attendez! Je vais débarrasser... (Il enlève son dessin.) La chambre de ma belle-mère est prête?

JUSTINE*.

J'attends que madame me donne les clés de l'armoire au linge.

GASTON.

Elle va venir... Restez là! (Emportant son dessin et ses crayons pendant que Justine pose le plateau sur la petite table. Regardant son dessin.) Il a bonne façon, mon vestibule, c'est simple et c'est grand... Quel est l'homme de goût qui me fera construire cela?... J'ai bien peur de faire le plan de ce château pour un propriétaire... espagnol (Il sort par la gauche.)

* Justine, Gaston.

SCÈNE VIII

JUSTINE, MADAME LEBREUIL, LUCILE *.

LUCILE, sortant de la chambre avec sa mère.

A voir ses petits traits si calmes, si reposés, dirait-on que la nuit dernière, nous avons cru un moment...

MADAME LEBREUIL.

Les enfants sont ainsi... un souffle les abat, un souffle les relève. Tu n'es pas au bout de tes transes, ni de tes joies...

JUSTINE**.

Voilà le bouillon de madame. J'attends, madame, pour la chambre de madame...

LUCILE, riant.

Allez, Justine, madame vous suit.

MADAME LEBREUIL, assise à la table.

Et ne fermez pas les persiennes, ma fille... J'aime à voir le jour de bonne heure... (Justine sort, angle gauche. Madame Lebreuil prend quelques cuillerées de bouillon.)

LUCILE.

C'est tout ce que tu prends?

MADAME LEBREUIL, repoussant le plateau.

C'est encore plus que je ne puis prendre. Pourtant, je n'ai pas mangé en route... l'inquiétude m'a nourrie.

LUCILE.

Chère bonne mère, que je m'en veux!

MADAME LEBREUIL.

Enfant! une bonne nuit va réparer tout cela. Demain, je n'y penserai plus.

* Justine, Lucile, Madame Lebreuil.
** Justine, Madame Lebreuil, Lucile.

LUCILE.

Je vais bien vite donner ce qu'il faut à Justine.

MADAME LEBREUIL.

Va, ma chérie. (Lucile sort. Angle gauche.)

SCÈNE IX

MADAME LEBREUIL, puis MARIAC.

MADAME LEBREUIL.

Pauvres enfants, ils croient qu'ils vont me garder quelque temps. Je ne me suis pas senti le courage de les détromper...

MARIAC, au fond.

Comment, madame Mariac est partie !...

MADAME LEBREUIL, se levant au son de cette voix et poussant un cri étouffé.

Ah! (Mariac entre, se trouve en face de madame Lebreuil debout devant lui, et pousse un cri de surprise *.

MARIAC.

Madame de Champy ! ici... chez Gaston !

MADAME LEBREUIL, un moment terrifiée, se remettant peu à peu et souriant.

Pardon, monsieur... qui êtes-vous et pour qui me prenez-vous ?

MARIAC, un peu interdit.

Qui je suis... et pour qui je.... (La regardant de nouveau.) Allons donc !

MADAME LEBREUIL.

Vous êtes le jouet d'une erreur, monsieur... d'une ressemblance, sans doute... Je n'ai pas l'honneur de vous connaître... et je ne porte pas le nom que vous venez de prononcer.

* Madame Lebreuil, Mariac.

MARIAC.

Vous n'êtes pas madame de Champy?

MADAME LEBREUIL, souriant.

Mais non, monsieur, je ne suis pas madame de Champy.

MARIAC, à part.

La bonne plaisanterie!

SCÈNE X

LES MÊMES, GASTON, LUCILE.

GASTON, entrant de gauche, à Mariac *.

Trop tard, mon ami... Julien a emmené ta femme... Non, c'est ta femme qui a emmené Julien... Chère mère, je vous présente un de mes bons amis, M. Henri Mariac.

MARIAC.

Quoi! madame...

LUCILE, entrant d'un autre côté, angle gauche.

Maman ta chambre est prête **...

MADAME LEBREUIL, à Mariac.

Excusez la fatigue d'une voyageuse, monsieur... Je n'ai pas l'habitude des chemins de fer... et je suis en route depuis ce matin.

MARIAC ***.

Madame...

MADAME LEBREUIL, donnant la main à Gaston.

A demain, mon cher fils.

GASTON, lui baisant la main.

A demain!...

* Madame Lebreuil, Gaston, Mariac.
** Madame Lebreuil, Lucile, Gaston, Mariac.
*** Lucile, Madame Lebreuil, Gaston, Mariac.

LUCILE.

Hâtez-vous de rejoindre Adrienne, monsieur Mariac, ou sinon... je vous plaindrais.

MARIAC.

J'y cours, madame, j'y cours... priez pour moi. (A part, suivant des yeux madame Lebreuil qui s'éloigne avec sa fille.) Voyons, on ne se trompe pas à ce point... c'est la marquise!

GASTON, qui vient à lui.

Qu'avais-tu donc à regarder ainsi ma belle-mère?

MARIAC.

Rien... Pardonne-moi, mon ami, je cours après ma femme, je vais délivrer Julien. (Il se dirige précipitamment vers la porte du fond.)

ACTE DEUXIÈME

Chez Mariac. — Un grand salon riche; ameublement moderne, cheminée à gauche, fenêtre à droite. Au milieu de la scène un buste en plâtre sur un trépied en bois, une chaise à côté, un fauteuil à gauche; un canapé au dessus de la cheminée, presque en face du public; un guéridon entre deux chaises, à droite; un fauteuil de chaque côté de la porte du fond (ouvrant sur l'antichambre); un meuble-bahut de chaque côté de la fenêtre (c'est celui voisin de la draperie qui contient le petit coffret où Adrienne prend le portrait). — La porte de pan coupé, à gauche, conduit au cabinet de Mariac; celle de droite, chez Adrienne. — Journaux de mode sur le guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE

ADRIENNE, JULIEN.

Julien achève le buste de madame Mariac qui pose devant lui, assise dans le fauteuil.

JULIEN, debout derrière le buste d'Adrienne.

Vous avez dit à Mariac que je vous avais fait une déclaration d'amour?

ADRIENNE, assise sur le fauteuil de gauche, presque le dos tourné au public.

Parfaitement.

JULIEN.

Et que vous aviez répondu...

ADRIENNE.

Ni oui, ni non... je flotte.

JULIEN.

Eh bien, c'est agréable.

ADRIENNE.

Si vous croyez que ça l'a ému.

JULIEN.

Qu'a-t-il dit ?

ADRIENNE.

Il s'est mis à rire.

JULIEN.

C'est flatteur pour moi.

ADRIENNE.

Vous voyez bien que je suis la plus malheureuse des femmes. Je ne puis pas même parvenir à le rendre jaloux.

MARIAC, sortant, angle gauche, de son cabinet et parlant au dehors.

Vous vendrez 200,000 nouveaux en liquide contre le double à prime, dont 50 fin prochain, avec un écart de 1 25 à 1 50.

ADRIENNE.

Quelle langue! bon Dieu ! (Mariac ferme la porte de son cabinet et rentre.)

SCÈNE II

MARIAC, ADRIENNE, JULIEN.

MARIAC, à Julien en venant à gauche.

Ah ! te voilà, toi. Eh bien ! ce chef-d'œuvre avance-t-il ?

JULIEN.

Je donne le dernier coup d'ébauchoir.

ADRIENNE.

Pourquoi n'allez-vous pas à la Bourse ?

MARIAC.

Parce que je vais ailleurs, mon ange.

ADRIENNE.

Où donc ?

MARIAC.

Curieuse.

JULIEN.

Madame Mariac, si vous ne vous tenez pas tranquille, je ne pourrai jamais saisir le bout de votre oreille, qui est la huitième merveille du monde.

MARIAC.

Malheureux, ne sais-tu pas ce qu'elles me coûtent ces oreilles-là... et ce que pourraient encore me coûter tes éloges. Pince-les si tu veux, mais ne les chatouille pas !

ADRIENNE, à Julien.

Vous voyez ; de plus, il est avare.

JULIEN, s'écartant.

Tiens, regarde, agent de change, et dis-moi ce que tu penses de ce modèle !

MARIAC, s'approchant du buste et l'examinant *.

Ça, c'est Adrienne?...

JULIEN.

Parbleu !

MARIAC.

Mais, malheureux, jamais ma femme n'a eu ce nez, ni ces yeux, ni cette bouche...

JULIEN, poussant un grand cri.

Ah !

ADRIENNE, se levant.

Quoi !

* Adrienne, Mariac, Julien.

JULIEN.

Il a raison.

ADRIENNE.

Comment !

JULIEN.

C'est elle.

ADRIENNE.

Elle ?

MARIAC.

Qui, elle ?

JULIEN.

Angèle !

MARIAC.

Quelle Angèle ?

JULIEN.

Est-ce qu'il y en a deux ?

MARIAC, examinant le buste.

Attends donc... Angèle... Mais oui, oui... Angèle Muller...

JULIEN.

Ils la reconnaissent décidément, il ressemble... (Mariac pousse le fauteuil auprès de la cheminée.)

ADRIENNE *.

Et voilà quinze jours que vous me faites poser.

JULIEN.

Pardon, pardon... C'est plus fort que moi : je la vois partout...

ADRIENNE.

Si tous vos portraits ressemblent à celui-là, j'espère que vous ne les faites pas payer trop cher.

MARIAC.

A moins qu'il n'envoie la note à M. Muller.

* Mariac, Adrienne, Julien.

ADRIENNE.

Mais c'est de la dernière impertinence... Je devrais être furieuse...

JULIEN.

Nous recommencerons...

ADRIENNE.

Quand vous serez marié... pas avant.

MARIAC, à Adrienne.

Et tu voulais exciter ma jalousie, parce qu'il t'a accompagnée hier soir...

ADRIENNE.

Vous ne comprenez pas qu'il m'a prise pour Angèle ? Et que...

MARIAC.

Alors, ça ne m'atteint pas... ni toi non plus... C'est comme le portrait. Il faut renvoyer cela à mademoiselle Muller.

JULIEN.

Ne vous moquez pas de moi... C'est horrible... Que vais-je devenir si cette hallucination continue ! (A Mariac pendant qu'Adrienne va tirer un cordon de sonnette à la cheminée.) Mon ami, il n'y a que toi qui puisses me sauver. (On emporte le buste par le fond.)

MARIAC *.

Comment cela ?

JULIEN.

Le père Muller n'est-il pas ton client ?

MARIAC.

Oui, je fais quelques affaires pour lui.

JULIEN.

Ruine-le.

MARIAC.

C'est difficile, il est prudent.

* Adrienne, Mariac, Julien.

JULIEN.

A quoi servent les agents de change, alors ?

ADRIENNE.

A bien peu de chose, allez! (Mouvement de sortie.)

JULIEN.

Vous ne m'en voulez pas, madame Mariac?

ADRIENNE.

Non; mais arrangez-vous de façon à vous marier bien vite... Nous reprendrons nos séances après la lune de miel. (Elle sort à droite.)

SCÈNE III

JULIEN, MARIAC.

JULIEN.

Mariac.

MARIAC.

Quoi?

JULIEN.

Connais-tu un moyen de voler cent mille francs sans cesser d'être honnête homme?

MARIAC.

Cent mille francs, non ; un million, je ne dis pas.

JULIEN.

Au moins, Mariac, donne-moi un conseil...

MARIAC.

T'aime-t-elle ?

JULIEN.

Oui.

MARIAC.

Assassine le père.

JULIEN.

J'y ai déjà pensé, mais ce procédé me répugne. J'aime-

rais mieux emprunter cent mille francs, que je ne rendrais pas.

MARÍAC.

J'ai beau chercher, je ne connais personne qui ait des capitaux à placer dans ces conditions-là.

JULIEN.

Ah ! mon oncle, du haut... non, au fond du tartare, ta demeure dernière, si ma malédiction peut t'être désagréable, accepte-la.

MARIAC.

Pauvre garçon ! Sans le savoir, j'ai été son complice... il avait horreur de son titre d'oncle qui le vieillissait, disait-il, et m'avait fait jurer de ne jamais parler de toi. Qui sait ce qu'eût fait Adèle de Champy si elle avait su... Elle avait du cœur et de la fierté, la marquise... à propos, j'ai fait hier une rencontre bien singulière...

JULIEN.

Une rencontre?

MARIAC.

La plus étrange ressemblance...

JULIEN.

Avec mon oncle?.

MARIAC.

Non, avec...

UN DOMESTIQUE, entrant au fond.

Une dame demande à parler à Monsieur.

MARIAC.

Une dame!

JULIEN.

Je te laisse.

MARIAC.

Une cliente honteuse, qui n'ose pas venir dans mes bureaux... faites entrer.

JULIEN.

Et qui boursicote à l'insu de son mari. (Mariac écrit un mot sur son carnet. Julien remonte prendre son chapeau et ses gants. Il se rencontre en sortant avec madame Lebreuil,* qu'il salue. A part.) Ah ! la belle tête ! Si elle voulait poser pour mon prochain salon. Bah !... je trouverais moyen de lui donner les traits d'Angèle ! (Il sort.)

SCÈNE IV

MARIAC, MADAME LEBREUIL.

Mariac qui vient d'écrire, ferme son carnet, se retourne, aperçoit madame Lebreuil et fait un mouvement de surprise.

MADAME LEBREUIL.

Oui, monsieur Mariac, c'est moi.

MARIAC.

Vous ! qui, vous, madame ? celle qu'hier soir j'ai cru reconnaître... Ou bien...

MADAME LEBREUIL.

Oui... Je suis la mère de la femme de votre ami... et c'est pour elle, c'est pour lui que je viens faire appel à votre générosité, à votre cœur ; que je viens vous supplier... de ne pas trahir mon secret.

MARIAC, la regardant.

Vous ! vous la mère de Lucile !... la belle-mère de Gaston ! (La voyant chanceler.) Pardon, pardon, madame... Asseyez-vous... remettez-vous... de grâce... oubliez ce que je viens de dire !

MADAME LEBREUIL, assise à gauche du guéridon ; après un instant de silence.

J'ai passé une nuit horrible... Je voulais repartir... mais

* Mariac, Julien, Madame Lebreuil.

comment expliquer ce départ subit... n'eût-il pas d'ailleurs accru vos soupçons ? Un mot, un geste de vous pouvait éveiller l'attention de mon gendre... Qui sait si, déjà hier il n'a pas remarqué votre étonnement ? Ce matin, je n'ai plus hésité, et je viens à vous... Je vous donne mon secret, je vous livre ma vie... l'honneur de mon gendre, le repos de ma fille, je remets tout entre vos mains.

MARIAC.

Calmez-vous... je ne trahirai pas votre confiance. — Je comprends vos craintes... mais votre secret sera bien gardé... Gaston est un frère pour moi...

MADAME LEBREUIL.

Demain, après-demain au plus tard, je partirai... et je ne reviendrai plus à Paris... jamais, quoi qu'il arrive... Je ne voulais pas venir, je ne serais jamais venue... je me l'étais juré... mais ils m'ont écrit une dépêche si pressante, si inquiétante... Ma petite-fille était malade... Je les voyais, tous deux, la tête perdue, autour de ce berceau... J'ai eu peur, je suis accourue... et la première personne que je rencontre, après les avoir embrassés, c'est vous... Oh! Dieu ne pardonne donc pas!...

MARIAC*.

Oui, moi... votre ami, qui n'ai jamais été que votre ami. Je vous le répète, ne craignez rien de moi! Voyons, vous me connaissez... Vous avez été la confidente de bien des folies... m'avez-vous vu jamais commettre une mauvaise action, une lâcheté, une perfidie ? Et croyez-vous que le Mariac d'aujourd'hui vaille moins que le Mariac d'autrefois ?

MADAME LEBREUIL.

Non, non ; je suis rassurée, j'ai confiance... Vous serez bon, vous serez généreux, vous serez indulgent...

* Madame Lebreuil, Mariac.

MARIAC, assis à droite du guéridon.

Oh! quel mot!

MADAME LEBREUIL.

Il est juste... il est vrai... j'ai commis une action bien coupable peut-être, en mariant ma fille à un homme qui ignorait le passé... Mais ce passé, depuis dix ans, je le rachète, et maintenant je l'expie... je suis séparée d'elle, séparée pour toujours...

MARIAC.

De votre fille ?

MADAME LEBREUIL.

Vous la connaissez... Quelle pureté, quelle candeur, quelle bonne et belle âme! Eût-il été juste que cette charmante créature payât les égarements de sa mère? (Se levant ainsi que Mariac.) Ah! si je savais qu'en continuant d'exister je l'expose à apprendre un jour ce que fut cette mère qu'elle vénère et qu'elle chérit, je vous le jure, monsieur, j'ajouterais un crime à toutes mes fautes... je me tuerais!

MARIAC.

Voyons, voyons, du calme... Elle ne saura rien, ni Gaston, ni personne... Vous allez retourner dans votre Bretagne, et tout ira comme par le passé. Mais je ne savais pas que vous eussiez une fille... personne ne le savait.

MADAME LEBREUIL.

Personne... non... Personne ne savait non plus que j'eusse été mariée... J'avais quitté le nom qui appartenait à mon enfant... que je n'ai repris que pour elle... Ma fille, ma Lucile, profaner ce nom, profaner cet amour!... Ah! je l'ai caché, je le gardais au fond de mon âme; c'était ma pudeur, c'était mon rachat, c'était mon salut... Elle avait douze ans quand je revins d'Italie, après ce dernier et triste voyage... avec cette fortune... que j'aurais dû refuser,

peut-être... Mais monsieur de Modène n'avait pour héritiers que ses amis, tous plus riches que lui-même...

MARIAC.

(A part.) Pauvre Julien! (Haut.) N'exagérez pas vos scrupules, vous n'avez rien à vous reprocher.

MADAME LEBREUIL.

Lucile était à Nantes, dans un pensionnat où s'est passée sa première enfance... Une personne de confiance payait sa pension... J'étais restée cinq ans sans embrasser ma fille... je n'osais pas... je ne voulais pas...

MARIAC.

Et en arrivant d'Italie, vous êtes allée la reprendre, et depuis vous avez vécu avec elle dans ce coin de la Bretagne où Gaston vous a trouvées... J'étais loin de me douter que cette mère chérie dont votre fille parle avec tant de tendresse et d'enthousiasme...

MADAME LEBREUIL.

Fût cette femme à qui vous n'eussiez pas permis de devenir la mère de votre ami, si vous aviez su...

MARIAC.

Je ne sais pas ce que j'aurais fait, ni ce que j'aurais dit; mais aujourd'hui je vous le répète, soyez sans crainte... (En remontant avec elle et baissant la voix.) Seulement soyez prudente, ne vous montrez pas trop et repartez vite. Vos traits ont changé d'expression, mais vous n'avez pas vieilli, madame... d'autres peuvent vous reconnaître; et maintenant c'est pour vous que j'ai peur, plus encore que pour vos enfants.

MADAME LEBREUIL, sur le seuil de la porte du fond.

Adieu, adieu, et encore une fois merci, monsieur Mariac, merci! (Adrienne paraît à droite et reste stupéfaite en la voyant.)

SCÈNE V

MARIAC, ADRIENNE.

ADRIENNE, s'élançant vers son mari qu'elle fait descendre dès que la porte s'est refermée.

Quelle est cette femme ?

MARIAC.

Eh bien, c'est une dame, une cliente.

ADRIENNE.

Vous mentez... Je la connais.

MARIAC.

Tu la connais ?

ADRIENNE.

Elle, non... mais son portrait.

MARIAC.

Tu as vu son portrait. Où donc ?

ADRIENNE.

Dans vos archives, monsieur... dans cet album scandaleux où vous entassiez les photographies de vos femmes, et que vous avez eu l'imprudence et l'impudeur de mettre sous mes yeux.

MARIAC.

Es-tu de mauvaise foi ! C'est toi qui as découvert cet album auquel je ne pensais plus, et qui as voulu savoir le nom des héroïnes qu'il contenait.

ADRIENNE.

Pour voir si vous auriez l'audace de me conter leur histoire.

MARIAC.

Dont tu as sollicité toi-même le récit, dans l'espoir d'y trouver quelques bons petits scandales pour dépraver ton imagination.

ADRIENNE.

Dépravé vous-même! Vous cherchez à me mettre en colère, pour me détourner de mon sujet... Vous n'y réussirez pas.

MARIAC.

Quel sujet?

ADRIENNE.

Je vous répète que cette dame qui sort d'ici est une de vos anciennes maîtresses.

MARIAC.

Allons, bon!

ADRIENNE.

Voulez-vous que je vous dise son nom?

MARIAC.

Oui.

ADRIENNE.

Elle s'appelle Adèle de Champy... ou, si vous aimez mieux la Marquise. N'est-ce pas là le nom de guerre sous lequel elle est connue dans le monde interlope, dont vous fûtes un des plus beaux ornements?

MARIAC.

D'abord Adèle de Champy n'a jamais été ma maîtresse; si vous avez une aussi bonne mémoire que vous le prétendez, vous devez vous souvenir qu'en vous parlant de celle-là, je vous ai fait la confidence, non d'une victoire, mais d'une défaite.

ADRIENNE.

Il paraît qu'elle se repent de vous avoir résisté autrefois, puisqu'elle vient vous relancer jusque dans le domicile conjugal.

MARIAC.

Je te répète que ce n'est pas elle.

ADRIENNE.

Voulez-vous que nous regardions son portrait? Il est

encore ressemblant. Il paraît que ces dames ont un secret pour ne pas vieillir.

MARIAC.

Ce portrait, tu l'as conservé?

ADRIENNE.

Nieriez-vous encore, si je vous le montrais?

MARIAC.

Je nierais encore davantage. Montre-le; tu verras que tes soupçons n'ont pas le sens commun.

ADRIENNE.

Vous savez bien que j'ai brûlé votre infâme album; sans cela vous n'auriez pas autant d'assurance.

MARIAC.

Si quelqu'un a de l'assurance ici, c'est toi qui affirme reconnaître une femme que tu n'as jamais vue, par le souvenir d'une photographie que tu as brûlée depuis quatre ans.

ADRIENNE.

Oh! si les cendres pouvaient parler!

MARIAC, à part.

Heureusement elles ne parlent pas! (Mouvement de sortie.)

ADRIENNE.

Vous me quittez?

MARIAC.

J'ai mon courrier à terminer.

ADRIENNE.

Henri! Vous me jurez que cette femme n'est pas Adèle de Champy?

MARIAC.

Je te le jure. (A part.) Je ne mens qu'à moitié. Elle ne l'est plus.

ADRIENNE.

C'est bien, je vous crois.

MARIAC.

C'est heureux.

ADRIENNE.

Heureux pour vous, oui... car si vous me trompiez...

MARIAC.

Que ferais-tu?

ADRIENNE.

Tout.

MARIAC.

C'est trop. Je ne te crois pas. (Il l'embrasse et sort par son cabinet.)

SCÈNE VI

ADRIENNE, seule.

Le monstre! Il sait bien que je ne pourrais jamais me décider à lui infliger la peine du talion. Il abuse de ma faiblesse, et il ment avec une impudence... Oser me soutenir que cette femme n'est pas... Ah! mais... je suis plus forte que toi, mon bonhomme..: j'ai son portrait... je ne l'ai pas brûlé, et je puis vous confondre... Où l'ai-je mis? dans ce meuble, je crois... non c'est dans celui-ci... (Elle ouvre le meuble dont elle a la clef dans sa poche, et trouve le portrait dans un coffret.) Le voilà! (Après avoir regardé.) Si l'on peut dire que ce n'est pas la même femme, sauf cette coiffure qui découvre le front et cette robe, qui découvre... tout ce qu'une robe, encore digne de ce nom, peut... Il n'y a pas de doute, pas d'hésitation possible... (Avec un geste de menace vers le cabinet de son mari.) M. Mariac, vous me paierez ce mensonge, et s'il y a plus qu'un mensonge... Non, je ne veux pas penser à cela (Elle descend à gauche.)

SCÈNE VII

ADRIENNE, LUCILE, un domestique introduit Lucile et lui montrant Adrienne.

Voici madame.

ADRIENNE, se retournant.

Ah! Lucile!

LUCILE.

Vous ne m'attendiez pas ce matin.

ADRIENNE.

Non ; mais c'est une bonne surprise!

LUCILE.

Vous savez que maman est à Paris?

ADRIENNE.

Ah!

LUCILE.

Enfin vous pourrez la connaître! M. Mariac ne vous a pas dit son arrivée?

ADRIENNE.

M. Mauriac ne m'a rien dit du tout. Il a bien autre chose à faire.

LUCILE.

Lui serait-il arrivé quelque chose de fâcheux?

ADRIENNE.

De fâcheux? pas le moins du monde. Je crois même que c'est tout le contraire.

LUCILE.

Comme vous dites cela!

ADRIENNE.

Vous ne doutez pas de votre mari, vous, Lucile, vous êtes bien heureuse. M. Saulnier n'a jamais aimé que vous. Il n'a pas de passé, pas de souvenirs. C'est une garantie.

LUCILE.

Mais ne dit-on pas au contraire, qu'il y a plus de sécurité pour une femme dans un mariage avec un homme qui...

ADRIENNE.

Qui a eu des maîtresses ; c'est tout simplement absurde, chère amie; ce sont ces messieurs qui proclament ces maximes-là... Comme la plupart ont traversé toutes sortes d'impuretés avant d'arriver au mariage, il faut bien qu'ils fassent accroire à l'innocente qui les épouse qu'ils ont amassé ces trésors de science dans le seul intérêt de son bonheur.

LUCILE.

Qu'y a-t-il encore?

ADRIENNE.

Il y a, ma chère Lucile, que cette fois, je suis jalouse pour tout de bon.

LUCILE.

Jalouse!... De qui?

ADRIENNE.

D'une femme bien dangereuse, bien séduisante, dont il a été amoureux autrefois, et qui est venue le voir aujourd'hui.

LUCILE.

Ici?

ADRIENNE.

Ici.

LUCILE.

Quelle est cette femme?

ADRIENNE.

Eh! mon Dieu, une de ces malheureuses... Il paraît que celle-là est encore pire que les autres. Et tenez, c'est elle qui a dépouillé ce pauvre Julien de sa fortune.

LUCILE.

Comment savez-vous que M. Mariac a aimé cette femme?

ADRIENNE.

C'est lui qui me l'a dit. Vous ne savez donc pas qu'il m'a conté l'histoire de toutes ses maîtresses, et qu'il m'a montré leurs portraits? Soyons franche, c'est moi qui ai trouvé l'album dans un tiroir oublié, et qui ai provoqué les confidences. Vous comprenez que j'ai brûlé toutes ces affreuses photographies... Il y en avait de très-jolies... Le monstre!... Nous en avons fait un auto-da-fé, et je suis bien sûre que l'Inquisition n'a jamais vu, sur ses bûchers, une pareille réunion de pécheresses. Je n'en ai épargné qu'une, qu'il croit incendiée comme les autres, mais que je tenais à garder.

LUCILE.

Le portrait de cette femme?

ADRIENNE.

Oui, la seule de la collection qui lui ait toujours résisté.

LUCILE.

Eh bien?

ADRIENNE.

Une voix secrète me disait que si un danger pouvait me venir du passé, une étincelle se rallumer, c'était celle-là. Elle n'a pas voulu de lui, et chez ces horreurs d'hommes, l'amour-propre et l'amour sont si proches parents...

LUCILE.

Mon Dieu, comme vous êtes savante!

ADRIENNE, *soupirant.*

Le malheur est une grande école, ma chère Lucile...

LUCILE.

Oh! le malheur, jusqu'à présent, n'existe, Dieu merci, que dans votre imagination.

ADRIENNE.

Que venait faire ici cette femme ?

LUCILE.

Lui demander un service peut-être... un placement d'argent.

ADRIENNE, lui montrant le portrait.

Tenez, regardez si cette créature n'est pas effrayante.

LUCILE, jetant un coup d'œil sur le portrait.

Ah !

ADRIENNE.

Quoi donc ?

LUCILE.

L'étrange ressemblance !.

ADRIENNE.

Une ressemblance... avec qui ?

LUCILE.

Avec... Non... je me trompe... Ce regard... cette toilette...

ADRIENNE.

Mon Dieu, une toilette de bal... Voyez s'il est possible de... C'est à en rougir, ma chère, nous nous décolletons presque autant que cela.

LUCILE, regardant toujours le portrait.

La nature a d'étranges caprices... Il faut brûler ce portrait, Adrienne.

ADRIENNE.

Je m'en garderai bien.., Mon mari croirait qu'il a réussi à me tromper... Non, non, je veux me donner le plaisir de le confondre. (Elle veut reprendre le portrait.)

LUCILE.

Chut! le voici. (Elle cache le portrait dans sa poche. Mariac entre.)

SCÈNE VIII

Les Mêmes, MARIAC *.

MARIAC.

Tiens, madame Saulnier!

ADRIENNE, à la cheminée.

Oui, madame Saulnier, qui vient m'annoncer l'arrivée de sa mère, dont vous n'avez pas jugé à propos de m'instruire.

MARIAC.

Vous étiez si aimable hier soir, chère amie, que toute communication était impossible avec vous; et, ce matin, j'avais la tête tellement bourrée de chiffres...

ADRIENNE.

Et vous avez été si absorbé par les visites que vous avez reçues...

MARIAC.

Si absorbé, comme tu dis, mon cher ange, (A Lucile.) que ma rencontre d'hier soir avec madame votre mère m'est complétement sortie de la mémoire... Tout va bien, chez vous ?

LUCILE.

Tout va bien, et je me hâte de partir pour rentrer plus vite, car j'ai encore deux stations à faire. Vous verra-t-on dans la journée ou ce soir? Maman ne sortira pas : le bruit de Paris la fatigue.

ADRIENNE.

Mais sans doute... vous savez bien que je suis impatiente de la connaître.

MARIAC.

Ne comptez pas trop sur nous.

* Adrienne, Mariac, Lucile.

LUCILE.

Pourquoi donc ?

MARIAC.

Nous sommes attendus aujourd'hui à Fontainebleau, chez Despars, notre syndic, qui veut nous montrer sa nouvelle maison de campagne, où nous passerons deux jours.

ADRIENNE.

Vous ne m'en aviez rien dit.

MARIAC.

C'est une surprise que je te ménageais.

ADRIENNE.

Vous irez seul... chez M. Despars. (Lucile va à la cheminée.)

MARIAC *.

Et madame Despars, qui déjà se plaint de ta froideur, croira que c'est un parti pris.

ADRIENNE.

Ne pouvez-vous remettre cette visite ?

MARIAC.

Je te répète qu'ils nous attendent. Ils doivent même avoir invité d'autres personnes à cause de nous.

ADRIENNE.

Je trouve que vous disposez de moi avec un sans-gêne...

MARIAC.

Voyons, ne te fâche pas ! Tu aimes l'imprévu... J'ai cru être très-habile. Sache-moi au moins gré de l'intention.

LUCILE, à Adrienne.

Je tâcherai de retenir maman quelques jours. Je lui dirai que vous êtes ma meilleure amie. Elle ne résistera pas au désir de vous connaître.

* Lucile, Adrienne, Mariac.

MARIAC.

C'est cela... arrangez tout pour le mieux, et excusez-nous pour deux jours auprès de votre chère et digne mère.

LUCILE.

C'est entendu. Adieu.

MARIAC.

Non, au revoir... (Lucile sort, par le fond, reconduite par Adrienne.)

SCÈNE IX

MARIAC, ADRIENNE.

MARIAC, seul.

Vite, une dépêche aux Despars pour les prier d'être à Fontainebleau !

ADRIENNE, qui l'a rejoint*.

Monsieur Mariac !

MARIAC, qui allait sortir, s'arrêtant.

Ma bonne amie...

ADRIENNE.

Vous ne vous imaginez pas, je suppose, que je sois dupe de cette prétendue invitation de monsieur Despars.

MARIAC.

Je ne m'imaginerai jamais que tu puisses être dupe de quelque chose.

ADRIENNE.

Alors vous avouez que vous avez des raisons pour m'éloigner de Paris.

MARIAC.

Sans doute, pour aller à Fontainebleau, il est indispensable que nous nous éloignions de Paris.

* Adrienne, Mariac.

ADRIENNE.

Vous persistez dans votre mensonge ?

MARIAC.

Il n'y a pas de mensonge absolu, ma chérie. Pascal l'a dit bien longtemps avant moi. Vérité en deça des Pyrénées, mensonge au-delà. Ce qui te semble un mensonge à Paris, sera une vérité à Fontainebleau; tu verras.

ADRIENNE, descendant *.

Je m'inquiète peu de ce qu'a dit Pascal. Je m'inquiète surtout de mon bonheur que je sens menacé.

MARIAC.

Tu sens ton bonheur menacé? (Descendant.) Formule...

ADRIENNE.

Une femme, j'en suis sûre, est pour quelque chose dans ce voyage improvisé, auquel vous prétendez me contraindre.

MARIAC.

Quelle femme?

ADRIENNE.

Celle qui était ici, tout à l'heure.

MARIAC.

Madame Saulnier?

ADRIENNE.

Vous savez bien que ce n'est pas de Lucile que je veux parler.

MARIAC.

Oh ! encore ce soupçon, cette prétendue ressemblance !

ADRIENNE.

Cette prétendue ressemblance... Je viens de la vérifier, cette prétendue ressemblance.

MARIAC.

Comment cela ?

* Mariac, Adrienne.

ADRIENNE.

Vous vous figurez donc que j'ai brûlé ce portrait?

MARIAC.

Ce portrait... tu l'as encore ?

ADRIENNE.

Voulez-vous le voir ? (Elle cherche sur le guéridon.) Tiens, qu'est-ce qu'il est donc devenu? Est-ce que Lucile l'aurait emporté?

MARIAC.

Lucile ! Lucile a vu ce portrait?

ADRIENNE.

Oui. J'ai voulu la faire juge de votre bon goût dans vos aventures amoureuses.

MARIAC.

Et tu dis qu'elle l'a emporté?

ADRIENNE, cherchant toujours.

Apparemment, puisque je ne le retrouve plus... Elle le tenait à la main quand vous êtes entré, et pour vous le dérober elle l'aura serré dans sa poche.

MARIAC.

Malheureuse!

ADRIENNE.

Plaît-il?

MARIAC.

Réponds, réponds! C'est très-grave, très-sérieux. En voyant cette photographie, Lucile n'a rien dit, n'a manifesté aucune émotion, aucune surprise ?

ADRIENNE.

Si. Elle a trouvé qu'elle ressemblait étrangement à quelqu'un... dont elle ne m'a pas dit le nom.

MARIAC.

Allons! tout est perdu.

ADRIENNE.

Comment?

MARIAC.

Rien... laisse-moi... Ah ! ta jalousie va peut-être faire bien du mal !

ADRIENNE *.

Henri, mon ami, tu m'effrayes... je t'en prie, dis-moi... si j'ai commis quelque faute, je la réparerai...

MARIAC.

Oui... peut-être... En tous cas, tu peux m'aider. Voyons, es-tu capable de garder un secret ?

ADRIENNE.

Moi ! mais certainement. (Le regardant avec tendresse.) Comment peux-tu me demander cela ?

MARIAC.

Écoute alors. (Ils s'asseyent près du guéridon.)

* Adrienne, Mariac.

ACTE TROISIÈME

Chez Gaston. — Le même salon qu'au premier acte. C'est le matin, il n'y a plus de lampe.

SCÈNE PREMIÈRE

JUSTINE, GASTON, Justine entre en scène, venant du pan coupé gauche, Gaston entre par le fond.

GASTON.

Ma belle-mère est rentrée?

JUSTINE.

Il y a longtemps, monsieur.

GASTON.

Où est-elle?

JUSTINE.

Dans sa chambre... Elle range sa malle.

GASTON.

Comment? Songerait-elle déjà à repartir?

JUSTINE.

Je ne dirai pas à monsieur... (On sonne en dehors, au fond.)

GASTON.

On sonne... allez ouvrir. (Justine sort par le fond, en laissant la porte ouverte.)

SCÈNE II

GASTON, MADAME LEBREUIL, puis MARIAC *.

MADAME LEBREUIL, entrant par la gauche.

Ah ! Gaston, vous êtes là ; et Lucile ?

GASTON.

Pas encore revenue... Je croyais que vous étiez sorties ensemble.

MADAME LEBREUIL.

J'ai été plus matinale qu'elle.

JUSTINE, sur le seuil de la porte du fond.

C'est monsieur Mariac. (Mariac entre.)

MADAME LEBREUIL, à part.

Ah ! **

GASTON.

Toi!

MARIAC, à part.

Diable, il est là... (Saluant.) Madame.

GASTON.

Quel bon vent t'amène si matin?

MARIAC, à part.

Allons ! Encore Fontainebleau... (Haut.) Cher ami, notre syndic, Despars, que tu connais, vient d'acheter une propriété à Fontainebleau, dans un site magnifique... Il n'est pas content de la maison, et veut en faire construire une, en forme de chalet, mais un chalet comme on n'en voit pas... J'ai pensé à ce charmant projet de chaumière idéale, que tu as dessiné il y a quelques mois, et qui doit lui convenir merveilleusement ; fais-moi donc l'amitié de me prêter ce dessin.

* Madame Lebreuil, Gaston.

** Madame Lebreuil, Mariac, Gaston.

GASTON.

Volontiers, mais je t'avoue que je ne sais plus où je l'ai mis.

MARIAC.

Cherche-le, et le plus vite possible, je te prie, je suis très-pressé.

GASTON.

Dans mon grand carton peut-être. (Il sort, à gauche, premier plan ; Mariac l'accompagne jusqu'à la porte, s'assure qu'elle se referme, et revient vivement vers madame Lebreuil qui a passé à droite.)

SCÈNE III

MARIAC, MADAME LEBREUIL.

MADAME LEBREUIL, inquiète.

Qu'y a-t-il?

MARIAC, vivement.

Votre fille a surpris entre les mains de ma femme... cette photographie que je vous ai prise autrefois...

MADAME LEBREUIL.

Mon portrait !

MARIAC.

Celui d'Adèle de Champy, dont ma femme qui vous a vue ce matin, lui a raconté...

MADAME LEBREUIL.

Mon Dieu !

MARIAC.

Madame Saulnier, frappée de la ressemblance, a pris le portrait, à l'insu d'Adrienne, et l'a emporté.

MADAME LEBREUIL.

Je suis perdue !

MARIAC.

Non, votre fille ne peut avoir aucun soupçon... une res-

semblance fortuite, bizarre, et c'est tout... Vous voilà prévenue... soyez maîtresse de vous, et tout ira bien... Courage, nous vous viendrons en aide... Adrienne est au désespoir et vous supplie de lui pardonner...

MADAME LEBREUIL.

Votre femme sait...

MARIAC.

Il a bien fallu tout lui dire; mais je réponds d'elle, comme de moi... Chut! voici Gaston!

SCÈNE IV

LES MÊMES, GASTON, puis LUCILE *.

GASTON, rentrant son dessin à la main.

Voilà, mon ami ; si ton syndic a le moindre goût, il sautera sur mon chalet.

MARIAC, prenant le dessin.

Sois tranquille...

LUCILE, entrant par la droite **.

Tiens, monsieur Mariac, on vous quitte et on vous retrouve... Est-ce que vous venez nous annoncer que vous ne partez pas pour la villa de monsieur Despars?...

MARIAC.

Jusqu'à présent, rien n'est changé au programme. Je viens au contraire d'emprunter à Gaston un de ses chefs-d'œuvre inédits pour l'exiler à Fontainebleau... et... je me sauve bien vite pour rejoindre madame Mariac qui, vous le savez, ne brille pas par la patience. (A madame Lebreuil.) J'espère, madame, que nous aurons le plaisir de vous trouver ici à notre retour ; au revoir, madame Lucile...

* Gaston, Mariac, Madame Lebreuil.

** Gaston, Mariac, Lucile, Madame Lebreuil.

GASTON, l'accompagnant.

Tu feras remarquer à monsieur Despars que l'escalier tournant peut se supprimer, et se reporter à l'extérieur, ce qui dégagerait le vestibule.

MARIAC.

Dégager le vestibule... bien... bien... c'est une idée. (Ils sortent par le fond.)

SCÈNE V

LUCILE, MADAME LEBREUIL. Elles s'asseyent sur le canapé.

LUCILE.

Comme tu es sortie de bonne heure !

MADAME LEBREUIL.

J'avais des emplettes à faire, ma chérie, et le matin, dans votre Paris, les magasins sont moins encombrés.

LUCILE.

Quel besoin de faire des emplettes aujourd'hui ?

MADAME LEBREUIL.

C'est que, je pars demain, mon enfant.

LUCILE.

Demain, y penses-tu ?

MADAME LEBREUIL.

Très-sérieusement. Bébé va bien, vous n'avez que faire de moi ici, et j'ai là-bas des malades qui me réclament.

LUCILE.

Reste au moins quelques jours...

MADAME LEBREUIL.

Impossible, ma présence est trop nécessaire à ces pauvres gens.

LUCILE.

Et moi qui ai promis à Adrienne qu'elle te trouverait

ici, à son retour de Fontainebleau, où elle doit ne rester que deux jours.

MADAME LEBREUIL.

Qu'est-ce qu'Adrienne ?

LUCILE.

Madame Mariac, une amie, une vraie, qui désire tant te connaître...

MADAME LEBREUIL.

Tu as donc vu madame Mariac, ce matin ?

LUCILE.

Oui, je suis montée chez elle en passant...

MADAME LEBREUIL.

Et tu dis qu'elle est pour toi une véritable amie ?

LUCILE.

Ah! véritable... quoi que... ou plutôt, parce que...

MADAME LEBREUIL.

Parce que... quoi ?

LUCILE.

Parce que nos caractères sont tout différents... Elle est vive, impatiente, impressionnable... un vrai salpêtre... Cela m'a semblé d'abord étrange, moi, qui étais habituée à ton calme, à ta douceur... mais elle est si bonne, si affectueuse... Je lui fais de la morale quelquefois.

MADAME LEBREUIL.

De la morale... A propos de quoi ?

LUCILE.

A propos d'un défaut qui la fait bien souffrir... Elle est jalouse.

MADAME LEBREUIL.

Ah! elle est jalouse...

LUCILE.

Terriblement, et ce matin même...

MADAME LEBREUIL.

Ce matin...

LUCILE.

Une visite, bien innocente sans doute a bouleversé ma pauvre Adrienne?

MADAME LEBREUIL.

Une visite?

LUCILE.

Oui, une femme qu'elle a reconnue, ou cru reconnaître... une de ces femmes enfin... je ne sais pas comment vous les appelez en Bretagne ; à Paris on s'y perd. Mais c'est bien étrange... elle m'a montré le portrait de cette femme et...

MADAME LEBREUIL.

Et?

LUCILE, se levant.

Je n'ai pu retenir un cri de surprise.

MADAME LEBREUIL.

Pourquoi donc ?

LUCILE.

Devine à qui il ressemble ?

MADAME LEBREUIL.

Ce portrait?

LUCILE.

Oh! mais d'une manière étonnante.

MADAME LEBREUIL.

A qui donc, ma chérie?

LUCILE.

A toi!

MADAME LEBREUIL.

A moi?

LUCILE.

Pas complétement... tu comprends que pour l'expression de la physionomie, tu ne peux rien avoir de commun avec une pareille créature; mais pour les traits, je te le répète, c'est effrayant.

MADAME LEBREUIL, se levant.

Voyons vite, cette ressemblance merveilleuse.

LUCILE, cherchant dans sa poche.

Ah! j'ai vidé ma poche, en rentrant, sur la table de ma toilette... je l'ai déposé sans doute avec les autres objets.. je vais le chercher... (Entre Gaston, de droite; la photographie à la main; Lucile s'arrête au fond.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, GASTON*.

GASTON.

Vous m'aviez dit, chère mère, que vous n'aviez jamais fait faire votre photographie. En voilà une pourtant qui est fort ressemblante, mais comme vous étiez mondaine alors.

LUCILE, descendant à la gauche de son mari.

Mais ce n'est pas le portrait de ma mère.

GASTON.

Comment?

LUCILE, lui arrachant le portrait.

Veux-tu bien laisser cela?

GASTON.

Ce n'est pas le portrait de.... ? (Madame Lebreuil fait signe que non.)

LUCILE.

Madame et Monsieur je vous présente.... Tiens, je ne sais pas son nom; il paraît que c'est cette dame qui a hérité à Venise de la fortune de M. de Modène.

GASTON.

Adèle de Champy, la marquise!...

* Madame Lebreuil, Gaston, Lucile.

LUCILE, passant à sa mère *.

La marquise, c'est possible; elle a l'air assez insolent pour avoir mérité ce nom.

MADAME LEBREUIL, à part.

Mon Dieu !...

LUCILE.

Figure-toi que M. Mariac a reçu ce matin la visite de cette marquise. Adrienne l'a vue et était occupée à confronter ce portrait avec le souvenir tout récent des traits de la visiteuse, quand j'ai trouvé moyen de confisquer la pièce de conviction, qu'elle avait gardée indûment et contre la foi des traités. Je vais réparer son manque de parole pour deux raisons : d'abord, parce que c'est un devoir d'amitié de réparer les fautes de ceux qu'on aime, et puis parce que ce portrait me déplaît souverainement... (Allant à la cheminée.) Au feu, belle marquise, qui avez l'audace de ressembler à ma mère. (Elle brûle le portrait.) Là, la voilà brûlée.

MADAME LEBREUIL, embrassant Lucile avec effusion.

Chère enfant...

JUSTINE, entrant par le fond.

Madame, on apporte des petits chapeaux pour mademoiselle Berthe.

LUCILE, à sa mère.

Viens, nous allons voir celui qui lui va le mieux (Elles sortent par le fond et disparaissent vers la droite; la porte reste ouverte.

* Madame Lebreuil, Lucile, Gaston.

SCÈNE VII

GASTON, puis JULIEN.

GASTON, regardant sortir sa belle-mère.

C'est bizarre... On ne se ressemble pas à ce point-là... Mais je suis fou.

JULIEN, entrant par le fond et parlant à Lucile qu'il vient de croiser avec madame Lebreuil.)

Ne vous dérangez pas, madame, je n'ai que deux mots à dire à Gaston.

GASTON *.

Quatre, si tu veux. (La porte se referme.)

JULIEN.

Non, cinq... Prête-moi trois mille francs.

GASTON.

Trois mille, maintenant. Hier, c'était cent mille francs, tu deviens plus modeste. Pourquoi trois mille francs ?

JULIEN.

Pour aller à Monaco faire sauter la banque.

GASTON.

Tu perds la tête ?

JULIEN.

Pas encore entièrement, mais je suis en train de la perdre. Dans les situations désespérées, l'audace est quelquefois du génie. Une martingale heureuse, Angèle est à moi, et je reprends possession de ma raison, de mon talent, de mes inspirations, de mes idées. Toi seul peux me comprendre, tu es un artiste, un prime-sautier comme moi ! Mariac me ferait des sermons à perte de vue... A propos, quelle est donc cette dame que je viens de voir en passant, dans le salon, avec ta femme ?

* Gaston, Julien.

GASTON.

Cette dame, c'est ma belle-mère.

JULIEN.

Bah ! vraiment. Je l'ai déjà rencontrée ce matin, chez Mariac, et du diable, si je me doutais. (A lui-même.) Avec trois mille francs !...

GASTON.

Tu as rencontré ma belle-mère chez Mariac, ce matin ?

JULIEN.

Parfaitement...

GASTON.

Tu te trompes.

JULIEN.

Ah ! par exemple, en physionomie, jamais ! Et ce coup d'œil d'artiste ! J'ai embrassé d'un regard jusqu'à sa toilette... Elle n'a pas changé de robe, en rentrant...

GASTON.

Ce matin, chez Mariac !

JULIEN.

Tu ne m'as pas répondu... as-tu trois mille francs à risquer sur mon étoile et sur celle d'Angèle ?...

GASTON, après un moment, le regardant et gravement.

Attends à demain !

JULIEN.

Comme tu me regardes !...

GASTON, lui serrant la main.

Pauvre Julien.

JULIEN.

Quoi ?

GASTON.

Rien... A demain... Va-t'en. (Il le reconduit vers le fond.)

JULIEN.

Tu es un ami, Gaston.

GASTON.

En as-tu jamais douté ?

JULIEN.

Non... Adieu !...

GASTON.

A demain !

JULIEN.

Parbleu ! (Il sort par le fond.)

SCÈNE VIII

GASTON, puis LUCILE.

GASTON.

Elle a été chez Mariac ce matin... c'est elle qu'Adrienne a vue, et ce portrait... ce portrait... Adèle de Champy... cette femme qui a ruiné Julien... ce serait... Oh ! non, c'est impossible... et pourtant... tout s'accorde... même cette visite de Mariac; il venait la prévenir que cette photographie était entre les mains de Lucile.

LUCILE, rentrant du fond *.

Je t'annonce une visite.

GASTON.

Laquelle ?

LUCILE.

Celle de M. Mariac et d'Adrienne que je viens de voir descendre de voiture à notre porte.

GASTON.

Ils ne vont donc pas à Fontainebleau ?

LUCILE.

Il paraît.

GASTON.

Où est ta mère?

* Gaston, Lucile.

LUCILE.

Elle vient de rentrer dans sa chambre.

GASTON.

Est-ce qu'elle ne veut pas recevoir madame Mariac?

LUCILE.

Quelle idée?... Pourquoi?... Ah! la voici!

SCÈNE IX

GASTON, LUCILE, ADRIENNE, MARIAC, puis MADAME LEBREUIL. *

LUCILE, à Mariac et à Adrienne qui entrent du fond.

Eh! bien, ce voyage?

MARIAC.

Il n'aura pas lieu; Despars a revendu Fontainebleau.

ADRIENNE.

Et je profite de cet heureux contretemps pour venir tout de suite, vous demander de me présenter à votre mère, ma chère Lucile.

LUCILE.

Cela se trouve d'autant mieux qu'elle veut repartir demain.

ADRIENNE.

Quoi! déjà!

LUCILE.

La voici. (Madame Lebreuil paraît à l'angle de gauche et s'avance vers Adrienne; Gaston très-ému les observe en silence.) **

MADAME LEBREUIL, saluant Adrienne.

Madame Mariac?

LUCILE.

Oui, maman,.. ma chère et bonne Adrienne, que je te présente.

* Gaston, Lucile, Adrienne, Mariac.
** Gaston, Madame Lebreuil, Lucile, Adrienne, Mariac remonte.

MADAME LEBREUIL.

Je connais toute votre amitié pour ma fille, Madame... C'est à cette tendre affection que je dois votre visite, dont je suis bien heureuse et bien reconnaissante. (Elle s'assied avec Adrienne sur le canapé.)

ADRIENNE.

C'est moi qui suis heureuse de vous être présentée, Madame. Depuis que je connais Lucile, elle me parle de sa mère, et ce qu'elle m'a dit me faisait hâter de tous mes vœux le moment de vous voir.

MARIAC.

C'est au point que si vous ne fussiez pas venue à Paris, Madame, ma femme était décidée à accepter l'invitation de madame Saulnier, qui l'engageait à passer quelques jours dans votre ermitage, dont on nous a fait des récits merveilleux. (Il s'assied.)

GASTON*.

Vous voilà revenue de Bretagne, madame Mariac.

LUCILE.

Pourquoi donc?

ADRIENNE.

Oui, pourquoi?

GASTON.

Mais... si vous n'y alliez que pour connaître ma belle-mère, maintenant que vous l'avez vue, ce voyage est inutile.

ADRIENNE.

Quand on a vu votre belle-mère, Monsieur, on n'a qu'un désir, celui de la voir davantage, et de la connaître mieux. (A madame Lebreuil.) Est-ce que vous ne m'invitez pas, Madame?

* Mariac, Gaston, Lucile, Madame Lebreuil, Adrienne.

MADAME LEBREUIL.

Ma vie est bien retirée; mais si elle ne vous effraie pas, je serai heureuse de vous recevoir.

ADRIENNE.

J'irai certainement.

JUSTINE, entrant de droite, à Lucile.

Mademoiselle Berthe ne veut pas partir pour la promenade sans embrasser sa bonne-maman. (On se lève.)

MADAME LEBREUIL.

Chère petite... (A Adrienne.) Vous me permettez, Madame. (Elle entre à droite.)

ADRIENNE.

Mais, je demande à l'embrasser aussi, moi, la moutonne, voilà trois jours que je ne l'ai vue. Vous voulez bien, n'est-ce pas, Lucile?

LUCILE. *

Volontiers.

ADRIENNE, en passant près de son mari.

Il faut bien que je me contente d'aimer les enfants des autres, puisque...

MARIAC.

Quoi?

ADRIENNE.

Rien!... Où allez-vous en sortant d'ici?

MARIAC.

Chez mes clients, mon ange.

ADRIENNE.

Alors, si je reste seule, je garde la voiture.

MARIAC.

Je m'en doutais, ma chérie.

ADRIENNE, sur le seuil de la porte à droite.

Adieu, monsieur Saulnier.

* Mariac, Adrienne, Gaston, Lucile.

GASTON, tiré de sa rêverie.

Adieu, Madame.

ADRIENNE, à son mari.

Adieu, vous! (Adrienne va rejoindre Lucile et madame Lebreuil, la porte se ferme.)

SCÈNE X

MARIAC, GASTON.

GASTON, dès qu'ils sont seuls, allant à Mariac.

Mariac, pourquoi ma belle-mère t'a-t-elle fait une visite ce matin et nous l'a-t-elle cachée?

MARIAC, jouant l'étonnement.

Ta belle-mère! Une visite!

GASTON.

Oui! Julien qui sort d'ici l'a vue chez toi.

MARIAC, à part.

Diable! (Haut.) Il s'est trompé!... Il...

GASTON.

Non! il ne s'est pas trompé... Comment se fait-il aussi que ta femme qui s'est rencontrée ce matin, dans ton cabinet, avec ma belle-mère, ait feint tout à l'heure de ne pas la reconnaître?

MARIAC.

Mais... je t'assure...

GASTON, l'interrompant.

Quelle est enfin cette histoire de portrait, de ressemblance...

MARIAC.

Tu dis?

GASTON.

Oui... cette photographie trouvée dans les mains de ta femme, et rapportée ici par la mienne, ce trouble... Ce...

Mariac? N'essaie pas de me cacher la vérité! Tu vois bien que j'ai tout compris... que je sais tout.

MARIAC.

Quoi? Qu'est-ce que tu sais?

GASTON.

Que ma belle-mère ne s'est pas toujours appelée madame Lebreuil... et qu'on la nommait autrefois... Ah! je ne peux pas prononcer ce nom-là!... Voyons, parle donc!... Aimes-tu mieux que je le lui demande à elle-même.

MARIAC.

Malheureux!

GASTON.

Ah!

MARIAC.

Qu'on l'ait nommée comme on a voulu, ou plutôt comme elle a voulu, qu'importe le passé de ta belle-mère!... Ne songe qu'à ce qu'elle est aujourd'hui... Vois-la en Bretagne où elle vit depuis longtemps, entourée de respect, d'affection, d'un respcet légitime, d'une affection méritée...

GASTON.

Je ne l'accuse pas; pourquoi la défends-tu? Et pourtant je devrais... Mais non, non! J'aurais tout de même épousé Lucile! Mais ne comprends-tu pas qu'il y a là une question d'honneur, que Lucile avait une dot, une dot que madame Lebreuil m'a forcé d'accepter, et que cette dot... je ne puis la garder un instant de plus... qu'elle me brûle.

MARIAC.

Gaston!...

GASTON.

Ah! mon cher, permets-moi, avec toi seul, d'ouvrir mon cœur. Je souffre depuis un instant, je souffre beaucoup. J'ai à peine connu ma mère et je considérais la mère de ma femme comme la mienne. Je l'aimais presque autant

que j'aurais aimé celle que j'ai perdue ; Eh! bien, c'est triste, c'est dur, d'être obligé, aujourd'hui, de la juger, de me dire que celle que j'avais élevée si haut, que j'estimais à l'égal des plus grandes et des plus saintes, était...

MARIAC.

Prends garde ! si sa fille t'entendait !

GASTON *.

C'est vrai ! Pauvre chère créature ! Elle souffrirait encore plus que moi. Et ce n'est pas sa faute ; elle ignorait !...

MARIAC.

Comment aurait-elle deviné? Celle dont nous parlons, a été, un jour, touchée de la grâce; elle a rompu avec ses goûts, ses habitudes, sa vie pour se consacrer entièrement à sa fille, pour l'élever saintement, pour en faire la femme que tu connais... pour te la donner.

GASTON.

Mais je la remercie de m'avoir donné sa fille. Ce que je lui reproche, c'est cette fortune que je ne lui demandais pas... Voyons, cherchons ensemble le moyen de m'en défaire au plus vite... Tout ce que je possède est entre tes mains, c'est-à-dire dans ta charge... A combien cela s'élève-t-il?

MARIAC.

A deux cent mille francs environ.

GASTON.

Eh! bien, débarrasse m'en; j'ai spéculé, j'ai fait des opérations désastreuses, je suis ruiné ! (Il s'assied près de la table.)

MARIAC.

Tu es ruiné ! tu es ruiné ! C'est très-facile à dire. Mais que veux-tu que je fasse de cet argent ? Je ne peux pas le

* Gaston, Mariac.

jeter par les fenêtres, je suppose... ce n'est pas dans les usages.

GASTON.

Non, mais tu vas réaliser sur l'heure et tu porteras la somme au notaire de M. de Modène, pour qu'il la remette à Julien ; tu expliqueras ce que tu voudras ; un notaire ne se refusera pas à cette restitution honorable. C'est convenu, n'est-ce-pas, mon ami ?

MARIAC.

C'est convenu. Cependant...

GASTON.

Quoi ? (Entrée de Lucile qui s'arrête au fond.)

MARIAC.

Il me faut la signature de ta femme pour retirer ces fonds de ma maison.

GASTON.

Je l'aurai.

MARIAC, après un silence.

As-tu bien le droit de la ruiner?

GASTON, se levant.

Préfères-tu que les toilettes de ma femme soient payées par la honte de sa mère ?

LUCILE, au fond, à elle-même.

Mon Dieu ! (Elle descend un peu.)

GASTON.

Je serai pour madame Lebreuil ce que j'ai toujours été ; je l'entourerai de mes respects. Mais ni ma femme ni moi, nous ne profiterons de la fortune que nous a donnée madame de Champy, la marquise !

LUCILE, pousse un cri et tombe évanouie sur le canapé.

Oh !

MARIAC, se retournant.

Qu'est-ce?

GASTON, s'élançant.

Lucile !

MARIAC.

Elle a entendu !

GASTON, qui l'a prise dans ses bras.

Lucile ! Lucile !

SCÈNE XI

Les Mêmes, MADAME LEBREUIL *.

MADAME LEBREUIL, entre précipitamment.

Qu'y a-t-il ?... Ah ! ma fille! ma fille ! (Elle s'assied près de Lucile.)

GASTON, agenouillé.

Elle revient à elle... ce n'est rien... ce n'est rien... C'est fini !... Elle ouvre les yeux. Lucile, tu me reconnais, n'est-ce pas ?

LUCILE, le regardant.

Oui...

MADAME LEBREUIL.

Et moi ?

LUCILE.

Je te vois aussi. Ma mère, je te vois...

MADAME LEBREUIL, à Lucile.

Quelle est la cause de cet évanouissement ? Que t'est-il arrivé ? (Gaston se lève et passe derrière le canapé.)

LUCILE **.

Il m'est arrivé... tu me demandes ce qui m'est arrivé... (Gaston lui fait signe de se taire.) Ah ! je me souviens... Je suis une faible créature... vois-tu, je suis lâche... je n'ai pas eu la force nécessaire pour supporter cette nouvelle.

MARIAC.

Que dit-elle ?

* Mariac, Gaston, Lucile, Madame Lebreuil.

** Mariac, Lucile, Madame Lebreuil, Gaston.

MADAME LEBREUIL.

Quelle nouvelle?

LUCILE.

En apprenant comme cela, tout à coup, que de riche, je devenais pauvre...

MADAME LEBREUIL.

Pauvre! Comment? (Gaston échange un regard avec Mariac.)

LUCILE.

Oui, nous sommes ruinés, ma bonne mère... Nous te devons au moins la vérité... Mais n'accuse que moi... Je n'ai pas su me contenter de ce que nous possédions... J'ai voulu la fortune... J'ai voulu le luxe... et Gaston, qui n'a jamais su rien me refuser, a joué à la Bourse, a perdu, et tout à l'heure il me l'annonçait en me demandant ma signature... (Se tournant vers son mari.) Je te la donnerai, mon ami, je te la donnerai... et je te supplie de me pardonner le moment de faiblesse que je viens d'avoir. (Madame Lebreuil se lève et va à Mariac.)

GASTON, prenant Lucile dans ses bras.

Ah! chère aimée de mon âme.

LUCILE, bas et désignant des yeux sa mère.

Il ne faut pas qu'elle sache jamais...

GASTON.

Je t'en fais le serment.

MADAME LEBREUIL, à Mariac.

Ils sont vraiment ruiné?

MARIAC.

Hélas! madame, j'étais venu apporter à votre gendre cette triste nouvelle.

MADAME LEBREUIL.

Oh! je saurai la vérité! (Elle regarde Gaston et Lucile enlacés.)

ACTE QUATRIÈME

Le même salon qu'au premier et troisième acte. (Pas d'entre'acte.)

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME LEBREUIL, MARIAC,

MADAME LEBREUIL, assise à gauche de la table, elle va au-devant de Mariac qui entre par le fond.

Je vous remercie d'être venu.

MARIAC.

C'est tout naturel. Je regrette seulement que la Bourse m'ait retenu si longtemps. Me voici tout à vous.

MADAME LEBREUIL, après s'être assise.

Je désire m'entretenir quelques minutes avec vous, avant mon départ. Lucile et Gaston sont sortis, nous sommes seuls.

MARIAC, s'asseyant en face d'elle.

Vous êtes toujours décidée à partir aujourd'hui?

MADAME LEBREUIL.

A partir, oui... seulement je ne sais pas encore où je vais.

MARIAC.

Quoi! Vous ne retournez pas en Bretagne?

MADAME LEBREUIL.

Cela dépendra de la conversation que nous allons avoir.

MARIAC.

Je ne comprends pas.

MADAME LEBREUIL.

Vous allez comprendre. (Après un silence.) Monsieur Mariac, je ne suis pas dupe de la scène qui s'est passée hier ici.

MARIAC.

Quelle scène ?

MADAME LEBREUIL.

Celle où vous avez été mêlé et qui s'est terminée par l'évanouissement de ma fille.

MARIAC.

Mais il me semble que cet évanouissement était très-sérieux.

MADAME LEBREUIL.

Trop sérieux pour une question d'argent. En d'autres termes. Lucile n'est pas fille à perdre connaissance parce qu'elle apprend qu'elle est ruinée.

MARIAC.

Pourquoi voulez-vous qu'on s'évanouisse alors ? On est riche, on est entouré de bien-être, on jouit de toutes les douceurs de la vie, et patatras! pif! paf! plus rien!... Si vous ne trouvez pas là une belle occasion de s'évanouir!... Votre fille n'est pas de bronze, que diable!... elle n'a pas été élevée en Spartiate; elle n'a jamais... que je sache, mangé de brouet noir.

MADAME LEBREUIL.

Vous plaisantez, très-agréablement et surtout très-habilement ; mais je n'en conserve pas moins mon idée.

MARIAC.

Voyons ?

MADAME LEBREUIL.

Lucile connaît mon passé ou du moins une partie de mon passé ; c'est cette révélation trop brusque sans doute qui lui a porté un coup terrible.

MARIAC.

Quelle imagination vous avez ! quelle romancière vous feriez ? Je vous dis, moi, que Lucile, ni Gaston ne savent rien, absolument rien.

MADAME LEBREUIL.

Et qu'ils sont vraiment ruinés ?

MARIAC.

Tout ce qu'il y a de plus vraiment. Voyons... quel intérêt voulez-vous qu'ils aient à se dire ruinés, s'ils ne le sont pas ?

MADAME LEBREUIL.

Et mais... un intérêt bien simple : celui de se débarrasser d'une fortune dont ils ne veulent plus... qui leur fait honte.

MARIAC, se levant.

Ah ! c'est de la démence... ma foi !... je hasarde le mot... quitte à vous offenser... mais il vous est dû.

MADAME LEBREUIL, se levant, se rapprochant de lui et le regardant.

Vous êtes sincère ?

MARIAC.

Mais certainement, je suis sincère... Ai-je la réputation d'être hypocrite ?

MADAME LEBREUIL.

Alors, expliquez-moi de quelle façon mon gendre s'est ruiné.

MARIAC.

Rien de plus facile. Il joue depuis six mois à la hausse, avec un entêtement qui serait sublime, s'il n'était stupide, et depuis six mois, la rente baisse, avec un entêtement aussi stupide que celui de Gaston, et qui n'a rien de sublime.

MADAME LEBREUIL.

Et vous l'avez laissé jouer de cette façon, vous son conseil, vous son ami ?

MARIAC.

Permettez !... Ce n'est ni moi, ni mes commis que Gaston venait trouver pour donner des ordres; il s'adressait à la petite Bourse, à la coulisse, comme nous appelons cela. On le connaissait, on savait qu'il avait une part dans ma charge, et on exécutait ses ordres sans se faire prier; puis un beau jour, on est venu me déclarer qu'il avait perdu plus de 200,000 francs, et me demander si je voulais payer. Ah ! si vous saviez quel galop je lui ai flanqué !... comme je lui ai lavé la tête !... Je m'en suis repenti après; le pauvre garçon est bien assez puni.

MADAME LEBREUIL.

De quel ton vous me dites tout cela, avec quelle assurance !... Est-ce qu'on peut mentir à ce point ?

MARIAC.

Je ne sais pas, je n'ai jamais essayé. Savez-vous maintenant pour quel pays vous partez ce soir ?

MADAME LEBREUIL.

Pas encore tout à fait. Si mes enfants ne savent rien, je retourne en Bretagne y vivre comme par le passé... S'ils savent tout... Oh ! alors... je fuis loin, loin, bien loin, devant moi, toujours devant moi, jusqu'au jour où Dieu me rappellera à lui.

MARIAC.

Mais, jamais ils ne sauront rien.

MADAME LEBREUIL.

Grâce à vous, depuis un instant, j'espère; mais l'espoir c'est un peu plus que le doute, voilà tout... Cela ne me suffit pas. Il me faut la certitude.

MARIAC.

Qui vous la donnera, si je n'ai pu vous convaincre ?

MADAME LEBREUIL.

Eux !

MARIAC.

Comment ?

MADAME LEBREUIL.

Ah ! s'ils savent quelque chose, je les obligerai bien à parler.

MARIAC.

Qu'allez-vous faire ?

MADAME LEBREUIL.

Tout pour savoir.

MARIAC.

Prenez garde de leur donner l'éveil.

MADAME LEBREUIL.

Vous avez peur ?

MARIAC.

Moi ! Decidément nous ne pouvons pas nous entendre. Soit alors, faites ce que vous voudrez... et adieu !.

MADAME LEBREUIL.

Non... ne me quittez pas... je croirais que vous êtes allé les rejoindre... que vous les avez prévenus, que vous les avez mis en garde contre moi... Ah ! vous voulez que je sois convaincue, n'est-ce pas ?... Eh ! bien, restez à mes côtés... ne dites pas un mot, ne faites pas un geste lorsquils vont venir... et si l'épreuve que je vais tenter réussit... je ne douterai plus... je vous le promets... je croirai en eux... je croirai en vous... Tenez, je les entends... ne me quittez pas.

MARIAC*.

Je reste... je m'assieds dans ce coin et je passe à l'état de mollusque... Au fait, je me démène assez à la Bourse, autour de la corbeille, pour me permettre un peu de mutisme et d'inaction. (Ils s'asseyent à la table. — Lucile et Gaston entrent ensemble. — Ils viennent du dehors.)

* Mariac, Madame Lebreuil.

SCÈNE II

Les Mêmes, LUCILE, GASTON.

LUCILE, à sa mère qu'elle embrasse.

Nous voici !

GASTON.

Je vous demande pardon, chère mère, d'avoir été si longtemps absent et de vous avoir enlevé Lucile ; nous avions une course indispensable à faire. Mais vous avez renoncé, n'est-ce pas, à votre projet de partir aujourd'hui, nous vous gardons.

MADAME LEBREUIL.

Non, mes enfants, je pars...

GASTON.

Pourquoi cela ?

MADAME LEBREUIL.

Il le faut.

GASTON*.

Oh ! votre fille vous décidera bien. Lucile, sois éloquente. (Apercevant Mariac qui lit à l'écart.) Tiens, qu'est-ce que tu fais là, toi ? (Mariac ne répond pas, madame Lebreuil tout en causant avec sa fille l'observe, Gaston s'approchant.**) Enfin, qu'est-ce qui t'absorbe ainsi ?... (Mariac montre le livre qu'il tient.) La Revue des Deux-Mondes, le fameux article qui fait sensation en ce moment, sur les Agents de change; on parle de te supprimer, et tu t'émeus... Lis à ton aise, cher ami. (Il rejoint madame Lebreuil et Lucile, tandis que Mariac les observe tout en ayant l'air de lire.)

MADAME LEBREUIL.

Ah ! l'on parle de supprimer la Bourse ?

* Mariac, Lucile, Madame Lebreuil, Gaston.
** Mariac, Gaston, Madame Lebreuil, Lucile.

MARIAC.

Ils ont des idées...

MADAME LEBREUIL *.

Ce n'est peut-être pas une mauvaise idée... Seulement on aurait pu l'avoir plus tôt.

GASTON.

En effet.

MADAME LEBREUIL.

Cela m'eût épargné la douleur de vous savoir ruinés.. Ah! mes enfants, quelle peine vous m'avez faite... (Faisant un effort sur elle-même.) Et que vous êtes coupables !

LUCILE.

Ma mère !...

MADAME LEBREUIL.

Dissiper en si peu de temps une somme aussi considérable. Je ne voulais pas vous faire de reproches, mais c'est plus fort que moi. Toi, Lucile, toi que j'avais élevée si simplement, dans des habitudes d'ordre et d'économie... à quelles dépenses t'es-tu livrée, dans quels désordres as-tu entraîné ton mari?

GASTON, vivement se levant.

Mais ce n'est pas ma femme qui m'a entraîné!... Lucile!... dépensière!... désordonnée... Oh! par exemple!... (Madame Lebreuil s'est levée.)

MARIAC, à part **.

Il donne dans le panneau, le maladroit.

MADAME LEBREUIL, à Gaston, allant à lui.

Alors, si ce n'est pas pour satisfaire les caprices de Lucile que vous vous êtes ruiné, vous avez donc obéi à vos propres inspirations, à vos penchants, à certains instincts que j'ignorais et que vous m'aviez cachés.

LUCILE.

Lui!... Ah! ma mère, tu es injuste envers mon mari.

* Mariac, Madame Lebreuil, Lucile, Gaston.

** Mariac, Lucile, Madame Lebreuil, Gaston.

MARIAC, à part.

Elle aussi, la voilà partie.

MADAME LEBREUIL.

Ainsi, mes enfants, vous avez tous les deux des goûts simples, modestes... et en trois ans, vous mangez 200,000 francs !

GASTON.

Mon Dieu, madame !...

MADAME LEBREUIL.

Ah ! vous ne m'appelez plus : votre mère.

GASTON.

Ma mère, je n'ai pas mangé 200,000 francs je les ai perdus.

MADAME LEBREUIL.

A des jeux de Bourse... pourquoi jouiez-vous ?... Si ce n'est dans le but de vous enrichir... parce que votre fortune ne vous suffisait pas, parce que vous vouliez l'augmenter.

GASTON.

C'est vrai... vous avez raison, je me suis conduit comme un enfant... comme un fou... je suis inexcusable.

LUCILE.

Ah ! maman, à quoi bon ce débat !... Quelle que soit la cause, le fait existe... nous sommes ruinés.

MARIAC, à part.

Bien joué !

MADAME LEBREUIL.

Ruinés, soit... Mais oubliez-vous qu'il me reste encore une petite fortune, et qu'elle est à vous.

MARIAC, à part.

Ah ! quelle botte !

GASTON.

Non, non, ma mère, nous ne vous laisserons pas vous dépouiller ainsi...

MADAME LEBREUIL.

Est-ce que c'est me dépouiller que de vous donner ce que je possède!... Est-ce que vous et moi ce n'est pas la même chose ?... Est-ce que ce qui m'appartient n'est pas à vous... Ah! mes enfants, ne me faites pas la douleur de refuser, parce que... alors...

GASTON.

Quoi donc?

MADAME LEBREUIL.

Je croirai que vous ne voulez plus rien accepter de moi.

LUCILE.

Nous !.

GASTON.

Pourquoi cela?... Si nous refusons en ce moment, c'est qu'en vérité nous ne pouvons, nous ne devons pas... vous laisser dans la gène, dans la misère.

MADAME LEBREUIL.

Je garderai de quoi vivre, là bas... je vous le jure... (Défiante, elle regarde Mariac qui a fait des signes à Gaston, mais qui maintenant paraît plongé dans sa lecture.)

GASTON.

Eh! bien, alors, puisque vous l'exigez... nous accepterons tout ce qui viendra de vous.

MADAME LEBREUIL.

Monsieur Mariac...

MARIAC, se levant, bas à madame Lebreuil.

Êtes-vous convaincue ?...*

MADAME LEBREUIL.

Je vous enverrai la somme pour la convertir en rentes... Vous vous chargez de ce soin, n'est-ce pas ?

MARIAC.

Certainement, madame; cela entre dans mes attributions... De la rente au porteur, n'est-ce pas ?

* Mariac, Madame Lebreuil, Lucile, Gaston.

MADAME LEBREUIL.

Non, de la rente nominative... je désire que le capital soit inaliénable, que mon gendre ne puisse disposer que du revenu.

GASTON.

Soit !.

MARIAC.

C'est plus prudent, en effet.

MADAME LEBREUIL.

Cette rente sera inscrite... (Avec effort.) Au nom de ma petite-fille.

GASTON, vivement*.

Non, jamais!

MADAME LEBREUIL, avec désespoir.

Ah ! vous ne voulez pas que cette rente soit inscrite au nom de votre fille !

GASTON, jouant la colère.

Non, madame, non !... Je ne veux pas que ma fille puisse savoir un jour que vous vous êtes à ce point défiée de son père... Je ne veux pas avoir à rougir devant mon enfant.

MADAME LEBREUIL, avec joie.

Ah ! voilà le motif ?.

GASTON.

Ne le trouvez-vous pas suffisant ?

MADAME LEBREUIL.

Non !

MARIAC **.

Mon cher ami, tu exagères... tu n'auras pas à rougir le moins du monde, parce que ta belle-mère a tenu à constituer de son vivant une dot à sa petite-fille... Et puis... que veux-tu ? C'est ta faute... Tu t'es ruiné comme un fou... On ne peut pourtant pas te récompenser pour cela...

* Mariac, Madame Lebreuil, Gaston, Lucile.
** Madame Lebreuil, Mariac, Gaston, Lucile.

GASTON, très-vite et bas.

Cet argent, au nom de ma fille !

MARIAC, même jeu.

Elle n'osera pas... (Haut.) Je trouve que ta belle-mère a raison... (Il passe auprès de madame Lebreuil, à qui il fait signe de tenir bon.)

GASTON *.

Faites ce que vous voudrez, ma mère...

MARIAC, bas à madame Lebreuil.

Vous voyez...

MADAME LEBREUIL, à Mariac.

Je vois... oui, je vois qu'il se résigne malgré lui à ce dernier opprobre; mais qu'ils savent tout, et je suis perdue.

LUCILE, qui regardait sa mère.

Elle doute encore... Oh! à tout prix, je veux la convaincre... (Elle entre dans la chambre de la petite fille.)

JULIEN, au dehors.

Ne m'annoncez pas... je veux les surprendre.

GASTON.

Julien !

MARIAC.

Bon ! il ne manquait plus que celui-là.

SCÈNE III

GASTON, MARIAC, MADAME LEBREUIL, JULIEN du fond **.

JULIEN.

Gaston, Mariac, mes amis, je l'épouse... je l'épouse... je suis fou...

GASTON.

Tu nous conteras cela plus tard... ma belle-mère !...

** Mariac, Madame Lebreuil, Gaston, Lucile.
* Madame Lebreuil, Mariac, Julien, Gaston.

JULIEN.

Rassurez-vous, madame, je suis fou, mais je ne suis pas dangereux... (A Gaston et à Mariac.) Imaginez-vous un rêve des mille et une nuits... Deux cent mille francs qui me tombent du ciel chez un notaire.

MARIAC, à part.

Animal !.

MADAME LEBREUIL, assise à droite de la table.

Deux cent mille francs ?

JULIEN.

Je n'y comprends rien... je ne sais pas...

MADAME LEBREUIL.

Comment, Monsieur... vous ne savez pas...

JULIEN.

Qui je dois remercier, non madame.

MARIAC.

Je vais te le dire... car Me Aubertot m'a tout raconté... C'est le banquier dont la faillite avait ruiné ton père, qui s'est relevé en Amérique et qui aujourd'hui rembourse tout.

JULIEN.

Ah ! banquier sans pareil... je ferai ta statue.

GASTON.

Mon compliment, cher ami.

JULIEN*.

Mariac, donne-moi des conseils pour la corbeille.

JUSTINE, au fond.

On vient du chemin de fer pour la malle de madame.

GASTON**.

Déjà !

MADAME LEBREUIL, se levant... avec égarement.

Oui, emportez, emportez vite... J'ai hâte... j'ai hâte de partir... Lucile... où est Lucile ?... (A Gaston.) Vous l'ai-

* Julien, Mariac, Madame Lebreuil, Gaston.

** Julien, Mariac, Gaston, Madame Lebreuil.

merez toujours, n'est-ce pas ?... Vous ne lui en voudrez pas... Mais où est-elle... où est-elle ?...

GASTON, montrant la chambre.

Là !...

MADAME LEBREUIL, faisant un pas et s'arrêtant.

Ah ! là... près de sa fille... Berthe, chère enfant... c'est fini... je ne la reverrai plus... (A Gaston.) du moins, n'est-ce pas, vous permettez... Vous voulez bien que j'embrasse ma petite-fille... pour la dernière fois.

GASTON.

Mais que dites-vous, qu'avez-vous, ma mère ?

MADAME LEBREUIL.

Ce que j'ai... ce que je dis... pardon... je ne sais pas...
Elle tombe accablée sur le canapé. Lucile paraît venant du fond.)

SCÈNE IV

Les Mêmes, LUCILE *.

LUCILE, bas à Gaston.

Eh bien ?...

GASTON.

Nous ne pourrons jamais la persuader.

LUCILE.

Nous le pourrons, si tu es capable d'un grand sacrifice.

GASTON.

Lequel ?

ADRIENNE, en dehors au fond.

Monsieur Mariac...

LUCILE, lui montrant Adrienne qui entre par le fond.

Tais toi, et écoute Adrienne.

* Julien, Mariac, Lucile, Gaston, Madame Lebreuil.

SCÈNE V

Les Mêmes, ADRIENNE*.

ADRIENNE, à Mariac.

Comment, monsieur, c'est ainsi que vous êtes venu me prendre après la Bourse, pour me faire voir aux magasins du Louvre ces étoffes d'ameublement dont vous avez envie pour votre cabinet.

MARIAC.

Chère amie...

ADRIENNE.

Vous savez pourtant bien que c'était convenu pour aujourd'hui, puisque, devant vous, je me suis chargée, par la même occasion des emplettes de Lucile?

MARIAC, un peu ahuri regarde tour à tour Adrienne et Lucile.

Ah! oui, en effet...

ADRIENNE.

Je vous ai attendu trois quarts d'heure, au rendez-vous convenu, chez le pâtissier en face de votre monument, et il m'a fallu manger des gâteaux pendant tout ce temps-là.

MARIAC.

Ah! mon Dieu, tu t'es ruinée.

ADRIENNE.

Taisez-vous... je n'accepte pas d'excuses.

MARIAC.

Tu as la pâtisserie sévère...

ADRIENNE, à Lucile.

Je n'en ai pas moins fait votre commission, chère Lucile, tout est acheté, empaqueté... et sera expédié ce soir même en Bretagne... (A madame Lebreuil.) Village de Couedic, près Ploërmel, c'est bien votre adresse, madame ?...

* Julien, Mariac, Adrienne, Gaston, Madame Lebreuil, Lucile.

MADAME LEBREUIL, se levant *.

Oui, pourquoi ?

ADRIENNE.

Pour le paquet que vous allez recevoir, et dont Lucile m'a chargée de faire l'emplette... Il faut bien que vous ayez de quoi habiller votre petite-fille... puisque son trousseau n'était pas complet.

MADAME LEBREUIL.

Comment ?...

ADRIENNE.

Quoi ! vous ne savez rien... Allons bon, encore une étourderie... On vous ménageait la surprise pour le moment de votre départ et je viens tout gâter.

MADAME LEBREUIL.

Quelle surprise ?

ADRIENNE.

Vous emmenez votre petite-fille avec vous.

MADAME LEBREUIL, se tournant vers ses enfants.

Est-ce vrai ?...

LUCILE.

Mais oui, maman, je n'ai jamais eu d'autres projets lorsque je t'ai écrit de venir à Paris.

GASTON.

Le médecin ordonne un changement d'air, un long séjour à la campagne... nous vous la confions... emportez-la dans votre chère Bretagne et gardez-la, aimez-la, élevez-la comme vous avez élevé sa mère.

MADAME LEBREUIL.

O mes enfants, mes enfants, vous ne savez pas la joie que vous me faites... (Elle s'assied avec ses enfants sur le canapé.)

* Julien, Mariac, Adrienne, Madame Lebreuil, Lucile.

MARIAC, bas à Adrienne *.

Tu as trouvé cela toute seule !.

ADRIENNE.

Oui, monsieur, toute seule, à nous deux Lucile, sans agent de change... (Haut, lui tendant la main.) Mille francs, s'il vous plaît ?

MARIAC.

Tu as mangé pour mille francs de gâteaux ?

ADRIENNE.

Pas tout à fait, non ! pour payer mes dépenses personnelles aux magasins du Louvre.

MARIAC.

Ah ! tu as profité de l'occasion pour t'acheter une robe.

ADRIENNE.

Vous vous trompez... une layette.

JULIEN.

Une layette.

MARIAC.

Quoi !... est-ce que...

ADRIENNE.

Non, monsieur, ne montez pas encore au Capitole... mais cette mesure préventive me portera peut-être bonheur.

JULIEN, à Mariac.

Ne regrette pas cette dépense... Si la layette ne te sert pas, tu me la céderas.

* Julien, Mariac, Adrienne, Gaston, Madame Lebreuil, Lucile.

FIN

Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.



Adieu Paniers, comédie, 1 acte........ 1
Nos alliées, comédie, 3 actes........ 2
L'Alphabet de l'Amour, comédie 4 actes. 1
Les Amours d'Été, fol. v., 1 acte........ » 50
L'Amour qui dort, comédie, 1 acte..... 1
L'Auteur de la pièce, comédie, 1 acte.... 1
Un Avocat du beau Sexe, comédie. 1 acte 1
L'Avocat des Dames, comédie, 1 acte..... 1
Un bal d'Alsaciennes, mascarade, 1 acte. 1
Les Balayeuses, comédie 1 acte......... 1
La Bergère de la rue Monthabor, c., 4 a. 2
Les bienfaits de Champavert, c. 1 acte... 1
Le Bigame sans le savoir v., 1 acte..... 1
Le Bouchon de Carafe, v., 1 acte........ 1
La Cagnotte, c.-v., 5 actes............ 2
Les Calicots, vaudeville, 3 actes......... » 50
Les Campagnes de Boisfleury, v., 1 acte. 1
Célimare le Bien-Aimé, comédie, 3 actes. 2
La Chanson de la Marguerite, v., 2 actes 1
La Chercheuse d'Esprit, op.-com. 2 a... 1
Cinq-cents francs de récompense, v., 1 a. 1
Cinq par jour, folie-vaudeville, 1 acte... 1
La Comode de Victorine, c.-v., 1 acte.... 1
La Comtesse Mimi, comédie, 3 actes..... 2
Les Contributions Indirectes, c.-v., 1 a. 1
Corneille à la butte St-Roch, c., 1 a. en v. 1
La Cornette Jaune, vaudeville, 1 acte.... 1
La Dame au petit chien, com.-vaud., 1 a. 1
La Dame du Lac, coméd.-vaud., 1 acte.. 1
Dans mes meubles, vaudeville, 1 acte... 1
La Dernière grisette, vaudeville, 1 acte. 1
Le Dernier couplet, comédie, 1 acte...... 1
Deux Permissions de dix heures, op., 1 a. 1
Le Doyen de Saint-Patrick, drame, 5 a.. 2
Eh! Allez donc, Turlurette, revue, 3 actes. 1 50
En Ballon, rev. en 3 actes et 14 tableaux. » 50
La Fanfare de St-Cloud, opérette, 1 acte. 1
La Femme coupable, drame, 5 actes...... 2
Une Femme dégelée, vaudeville, 1 acte... 1
Une Femme qui bat son gendre, c.-v., 1 a. 1
Les Femmes sérieuses, com.-vaud., 3 a... 2
Une Femme, un Melon et un Horloger, v. 1 a. 1 »
La Fiancée du Roi de Garbe, op.-c., 3 a.. 1
La Fiancée aux millions, c., 3 a., en vers. 1 50
Les Ficelles de Montempoivre, v. 3 a..... 2 »
La Fille bien gardée, com.-vaud., 1 acte.. 1
La Fille de Molière, coméd., 1 a., en vers. 1
Les Filles mal gardées, comédie, 3 actes. 2
Le Fils aux deux Mères, drame 5 actes.. » 50
Les Finesses de Bouchavanne, com., 1 a... 1
La Fleur du Val-Suzon, op.-com., 1 acte. 1
Les Gammes d'Oscar, folie-vaud., 1 acte. 1
L'Héritier du Mari, c. mêlée de coupl., 1 a. 1
Un Habit par la fenêtre, vaudeville, 1 a. 1
Un Homme de Bronze, com.-vaud., 1 a. 1
L'Homme de Rien, comédie, 4 actes...... 2
L'Homme du Sud, à propos burlesque mêlé de couplets............... 1
L'Homme entre deux âges, opérette, 1 a. 1
L'Homme qui manque le Coche, c.-v., 3 a. 2
Les Illusions de l'Amour, c., 1 a., en vers. 1
Jérôme Pointu, opérette, 1 acte...... 1
La Jeunesse du roi Henri, 5 actes et 7 t. » 50
La Jeunesse de Piron, comédie, 1 acte.. 1
J'veux ma Femme, vaudeville, 1 acte... 1
Joli-Jobard, pièce, 5 actes.............. » 50
Le Joueur de Flûte, vaudeville romain... 1
Un Jour de Première, com.-vaud., 1 acte. 1
Lâchez tout! revue, 3 a. et 15 tableaux.. » 50
Léonard, drame, 5 actes et 7 tableaux.. » 50
La Loge d'Opéra, comédie, 1 acte...... 1
Macbeth (de Shakspeare), dr., 5 a. en vers. 2

La Maison Rouge, coméd.-vaud., 1 acte. 1
La Malle de Lise, sc. de la vie de garçon. 1
M'ame Maclou, folie mêlée de chants... 1
Un Mari qui lance sa Femme, com., 3 a. 2
Le Mariage de Vadé, com., 3 a., en vers. 2
Les Médecins, pièce en 5 actes......... 2
Le Médecin volant, farce précédée de *Molière à Pézenas*, prologue, 1 acte....... 1
Les Médiums de Gonesse, folie, 1 acte.... 1
Même Maison, vaudeville, 1 acte....... 1
Les Mémoires d'une Femme de chambre, vaudeville, 2 actes................. 1
Les Mémoires de Réséda, souv. contemp. 1
Le Minotaure, comédie, 1 acte.......... 1
Misanthropie et Repentir, drame, 4 actes. 1 50
Moi, comédie, 3 actes.................. 2
Mon-Joie fait peur, parodie de famille, 1 a. 1
Un Monsieur qui a perdu son mot, c.-v., 1 a. 1
Monsieur Boude, sc. de la vie conjug., 1 a. 1
Monsieur de la Raclée, sc. de la vie bourg. 1
Les Mousquetaires du Carnaval, f.-v., 3 a. 1 50
Une Niche de l'Amour, com.-vaud., 1 a.. 1
Les Orphéonistes en Voyage, p., 5 a. 10 t. » 50
L'Orphéon de Fouilly-les-Oies, f.-m., 1 a. 1
Les Ondines au Champagne, f.-aquat. 1 a. 1
Les Pantins éternels, p. en 3 a. et 6 tabl. 1 50
Le Paradis trouvé, coméd., 1 a., en vers. 1
Pataud, vaudeville, 1 acte............... 1
Permettez, Madame! comédie, 1 acte...... 1
Les Perruques, par.-rev., 2 a. et 3 tabl... 1
Nos Petites faiblesses, comédie, 2 actes... 1
Le Petit de la rue du Ponceau, com. 2, a.. 1
Les Petits oiseaux, comédie, 3 actes...... 2
Le Pifferaro, comédie-vaudeville, 1 acte.. 1
Le Pilotin du Grand Trois-Ponts, op.-c. 1 a. 1
Les Plantes parasites ou la Vie en Famille, comédie, 4 actes.......................... 2
Une Pluie de Bouquets, vaudeville, 1 acte. 1
Le Premier pas, comédie, 1 acte......... 1
Premier prix de Piano, coméd.-vaud., 1 a. 1
Les Projets de ma Tante, coméd., 1 acte. 1
Le Propriétaire à la porte, vaudev., 1 a. 1
Prudence est Sûreté, proverbe, 1 acte.... 1
Que c'est comme un Bouquet de Fleurs, revue, 3 actes et 12 tableaux............ » 50
Les Relais, comédie, 4 actes.............. 2
Le Rêve, opéra-comique 1 acte.......... 1
La Revue au Cinquième étage, à prop., 3 t. 1
Le Roi des Mines, opéra, 3 actes et 4 tabl 1
Les Scrupules de Jolivet, vaud., 1 acte.. 1
Le Secret du Grand-Albert, com., 2 actes 1
Une Semaine à Londres, Voyage d'agrément et de luxe, folie vaud., 3 a., 12 t. 1 50
La Servante maîtresse, op.-com., 2 actes. 1
Le Sommeil de l'Innocence, c.-vaud., 1 a. 1
Sous Cloche, vaudeville, 1 acte.......... 1
Les Supplices des Femmes, r.-faut., 3 a, 6 t. 1
Sous les Toits, vaudeville, 1 acte....... 1
La Tante Honorine ou les Espérances, comédie, 3 actes...................... 2
Un Ténor pour tout faire! opérette, 1 a. 1
Les Trente-Sept Sous de M. Montaudoin, comédie-vaudeville, 1 acte............ 1
La Tribu des Rousses, vaudeville, 1 acte 1
Les Truffes, comédie, 4 actes.......... 1
La Veillée Allemande, drame, 1 acte...... » 60
La Vieillesse de Brididi, vaudev., 1 acte. 1
Les Virtuoses du Pavé, bouff. music., 1 a. » 60
La Volonté, comédie en vers, 4 actes.. 2
Le Vrai Courage, comédie, 2 actes..... 1
Le Zouave de la Garde, drame, 5 a. et 7 t. » 60
Le Voyage en Chine, op.-com., 3 actes... 1

Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.